63e ANNEE (7e SÉRIE) — N° 49 — 3 DECEMBRE 1953

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Abraham Lincoln. — II. Le Ku-Klux-Klan. — III. La domestication des éléphants au Congo belge. — IV. Les recherches sur la bombe H. — V. La « bombe au cobalt » en Italie. — VI. Le P. Peyton et la Croisade mondiale du Rosaire. — VII. M. Jean Rostand, pour le transformisme. — VIII. M. le Dr Vernet, contre le transformisme. — IX. M. Oliveira Salazar. — X. Un élève et successeur de Gandhi. — XI. L'Eglise catholique dans l'Inde.

I

L'histoire des Etats-Unis est, semble-t-il, assez mal connue chez nous. Même ses plus grands noms ne sont, pour la plupart des Français, que des personnages enveloppés d'ombres. C'est ce que nous concède M. Claude Aragonès, dans *La Revue des deux-mondes* du 15 septembre 1953, à propos, d'**Abraham Lincoln:**

« Lincoln, écrit-il, est encore aujourd'hui le héros national le plus populaire aux Etats-Unis. Il n'est peut-être pas de grand homme du XIXe siècle moins connu d'un public qui n'est pas purement américain ou du moins anglo-saxon. »

Lincoln, dit-il encore, est « Américain cent pour cent »:

« Il est typiquement le *self made man*, qui dut peu de choses, directement, à notre culture. »

Essayons donc de parcourir, avec l'article cité, les étapes qui le conduisirent en quelque sorte du néant à la grandeur.

Il était né en 1809, au Kentucky, l'un des Etats du centre-sud-est des U.S.A. Son père était un rude bûcheron. Lui-même, venu au monde dans une hutte de rondins, n'eut jusqu'à 25 ans, aucun autre métier que d'abattre des arbres, ou servir comme marinier sur le tout proche Mississipi, ou encore assumer, sous le titre excessif de « *postmaster* » — maître de poste — la charge de distribuer le courrier dans un village de vingt cabanes.

Mais ce jeune garçon se révéla de bonne heure comme un passionné d'instruction. Il réussit à s'instruire seul. Il avait acheté un vieux bouquin de droit qu'un émigrant lui avait cédé pour quelques dollars, il se plongea dedans et quand il en posséda la substance, il se fit inscrire au barreau de la ville voisine de New Salem, en Illinois. Il y devint vite populaire. On ne le connaissait que sous le nom de « *l'honnête Abe* ». On a deviné que ce mot *Abe* est tout simplement l'abrégé de son prénom de baptême *Abraham*.

En 1837, il se fixe à Springfield, cité alors de 1.500 âmes, non loin de Chicago, et capitale de l'Illinois. Il s'y fait un nom comme avocat. On aime sa manière directe, sa logique infaillible, son sens de la justice, sa bonhomie populaire, son humour amusant. Là enfin, il peut se loger, acheter des meubles, se marier, non sans accrochages pittoresques, à une jeune fille de tête, Mary Todd. Elle dira plus tard qu'elle avait deviné son avenir. Sans cette perspective, ajoutait-elle, comment épouser un homme aussi laid ? Lincoln était un homme très long, très maigre, aux joues creuses, cheveux et barbe en désordre, front immense, yeux pleins de feu et de vie. Mary Todd s'était promis de le gouverner, comme c'est le rêve de toutes les femmes. Elle s'aperçut vite qu'il était ingouvernable en ce sens qu'il demeurait « régulièrement irrégulier » dans la vie domestique. Il accepta cependant toujours, dans sa vie politique, les conseils avisés de sa femme.

Trois fois, Lincoln fut élu député à l'Assemblée de l'Illinois. Il ne se traitait là que des affaires locales, routes, chemins de fer, banques, écoles. Mais c'était une initiation. Lincoln y réussit admirablement. Il brigua en 1847, en qualité de *whig* — l'équivalent du titre de démocrate actuellement — un mandat à la Chambre fédérale des Représentants à Washington, et il fut élu. C'était son accession aux grandes affaires. A la Chambre, on le remarqua pour sa franchise intransigeante et brutale. Il ne craignit pas de déclarer ouvertement que la guerre déclarée par le Président Polk (1795-1849) au Mexique était injuste. Cela n'empêcha pas la nation d'applaudir à l'annexion du Nouveau-Mexique et de la Californie aux U.S.A., mais Lincoln dut renoncer à se représenter. Comme dit notre article : « Il revint à Springfield, à son bureau poussiéreux et aux tracasseries conjugales. »

Il n'en gardait pas moins toutes ses ambitions. Et c'est alors que commença à prendre une forme aiguë le problème de l'esclavage, où il allait prendre position d'une manière éclatante et inoubliable.

La Déclaration des Droits de 1776 proclamait que « tous les hommes naissent libres et égaux ». Mais elle ne parlait pas des Noirs. De fait, le Sud, habité par des planteurs opulents, utilisait surtout de la main-d'œuvre servile. En 1850, on y comptait près de 4 millions de noirs dans les plantations de coton et de sucre. Or, il existait en Europe un mouvement anti-esclavagiste puissant. L'Angleterre avait aboli l'esclavage en 1809. La France, après une abolition sous la Convention, le condamna de nou-

veau en 1848. Lincoln prit la tête du mouvement contre l'esclavage dans le Nord, dès 1849. Une croisade impétueuse se développait, chez les « Nordistes » à la grande irritation des « Sudistes ». Le livre fameux d'Harriet Beecher Stowe, *La Case de l'Oncle Tom*, est de 1853. Il fit couler un fleuve de larmes. Lincoln entra à fond dans la bagarre, en se dressant contre le sénateur Douglas, qu'on accusait d'avoir ouvert à l'esclavage une partie de l'ouest. La lutte fut acharnée. Battu aux urnes, Lincoln resta victorieux devant l'opinion nordiste. Il prit la direction du parti républicain, que formèrent les abolitionnistes. Quand il vint, pour la première fois, à New-York, avec son costume fripé et son visage ravagé, on pouvait se demander s'il obtiendrait la faveur d'un public difficile. Mais il sut parler avec tant de conviction et de vigueur contre l'extension de l'esclavage — il ne s'agissait d'abord que de cela : limiter le droit d'avoir des esclaves à certaines provinces du sud — qu'il emporta tous les suffrages.

« Les auditeurs étaient conquis. Les enthousiastes s'écriaient : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme... depuis saint Paul. »

Ne soyons pas surpris de cette allusion à l'apôtre. Lincoln avait grandi en milieu quaker. Il était féru de la Bible. Il savait soulever les passions biblicistes de son auditoire. Ce fut à New-York qu'il fut sacré grand orateur. Le 16 mai 1860, il fut élu à l'unanimité, à Chicago, comme le candidat républicain à la Présidence. Douglas représentait les démocrates. Celui-ci fut battu aux élections du 6 novembre 1860, succédant à Buchanan, que l'on accusait de complaisances marquées pour les esclavagistes. La nouvelle de l'élection de Lincoln fut saluée dans le sud par le cri : *Lincoln, c'est la guerre !* En vain, *in extremis*, Buchanan essaya-t-il de chercher un compromis. Les Etats du sud ne voulant pas de Lincoln comme président, élurent Jefferson Davis et firent « sécession ». Lincoln avait à peine pris les commandes du pouvoir que la guerre éclatait, entre *sudistes esclavagistes* et *nordistes antiesclavagistes*. Ce fut la terrible Guerre de Sécession, qui dura de 1861 à 1865, et qui, après d'éclatantes victoires des sudistes, se termina par leur écrasement.

Notre article raconte les circonstances difficiles dans lesquelles Lincoln, une fois élu, réussit à rejoindre Washington, dont il était coupé par un trajet en territoire sudiste. Dès ce temps-là sa vie était en danger. Il le savait. Ses partisans aussi et il avait toujours à ses côtés des gardes du corps d'un dévouement à toute épreuve. Quand il fut réélu président en 1864, la victoire se dessinait nettement en faveur des nordistes. Mais s'il put entrer, en triomphateur, le 3 avril 1865, à Richmond, l'ex-capitale des sudistes vaincus, il fut, onze jours plus tard, le Vendredi saint 14 avril 1865, abattu d'un coup de pistolet, au théâtre de Washington par un sudiste fanatique, J. W. Booth, qui s'écria : « Le Sud est vengé ! »

« Les restes du président-martyr, écrit M. Aragonès, allaient reposer dans une crypte qui deviendrait un lieu de pèlerinage. Depuis lors, pieusement « La voix d'un peuple entier le berce en son tombeau » !

II

Nous ne quittons pas les Etats-Unis et nous restons dans le climat de guerre civile laissé par la Guerre de Sécession, en parlant du **Ku-Klux-Klan.** Nous prenons ici pour guide Marcello Gatti, dans la belle revue des P. de Saint-Paul, *Orizzonti* du 13 septembre 1953.

Comme beaucoup d'autres choses américaines, le *Ku-Klux-Klan* — au nom si étrange — est pour nous un mystère. Si nous en croyons l'*Enciclopedia cattolica*, il serait né en 1865, à Pulaski, du Tennessee, un Etat sudiste, du fait du désir de quelques jeunes gens de s'amuser aux dépens du public, par des farces d'étudiants. L'un d'entre eux, frotté d'un peu de grec, aurait proposé le mot grec *kuklos*, qui veut dire *cercle* pour le nom du groupement. Et de Kuklos, on fit presque tout de suite Ku-Klux-Kan, ou en abrégé *K.K.K.* Très vite, l'activité du « cercle » se porta contre les nègres, qui venaient d'être émancipés par la Guerre de Sécession et qui cherchaient à se venger de leurs anciennes misères. Selon le *Larousse du XX^{e} siècle*, ce ne serait qu'en 1866, que le K.K.K. serait né, et selon *Orizzonti* en 1867. On peut admettre que d'une association inoffensive, il ne prit les allures d'une société secrète très agressive, qu'en 1867. De toutes façons, il se rattache au mouvement antiesclavagiste de Lincoln. Abusant de la peur des nègres pour les sorciers, les membres du K.K.K. épouvantaient les noirs par des exhibitions de fantômes à cagoule et les menaçaient de peines terribles s'ils osaient user de leurs droits de citoyens. De fait, les nègres sudistes renoncèrent bien vite à voter. Mais la brutalité du K.K.K. fut vivement réprimée par le Congrès américain. Il avait été déjà interdit par l'Etat du Tennessee, en 1868. Il fut dissous officiellement en 1869, par le Congrès, et supprimé définitivement en 1871. Il comptait alors environ 550.000 adhérents.

Il n'en fut plus question jusqu'en 1915. Mais à cette date, un certain William Joseph Simmons, ancien pasteur d'une confession protestante non-conformiste, le fit revivre. Simmons fut surnommé l'*Imperial Wizard* — le Sorcier impérial — et le K.K.K. organisé par lui en société secrète, prit le nom d'*Empire invisible des Chevaliers du Ku-klux-Klan*.

Le « Sorcier impérial » lança le 4 juillet 1916, une proclamation dans laquelle il exposait le programme de l'association : appel à tous les Américains, pour se consacrer à secourir, aimer, assister leurs frères, à protéger les femmes, à maintenir la suprématie des blancs, à alimenter le feu du patriotisme américain. Les débuts furent modestes, avec 34 adhérents seulement. Mais le mouvement prit une si rapide extension qu'il groupa finalement plus de 500.000 membres.

Les réunions se tiennent à minuit, sur la montagne ou la colline la plus haute du district, autour d'une croix flamboyante, visible à plusieurs kilomètres. Les membres — jusqu'à une date récente — portaient un costume très spécial : vêtement blanc, chapeau conique, masque rendant le visage méconnaissable. Les chefs de l'association portent des titres capables de rendre jaloux les francs-maçons de toute obédience : Grand-Dragons, Vampires, Feux-Follets, Cyclopes, etc. Contre tous ceux

qui ont encouru leurs méfiances ou leurs blâmes, les « Chevaliers du K.K.K. » emploient des méthodes brutales : les hommes et les femmes sont enlevés, battus, dépouillés de leurs vêtements, enduits de goudron des pieds à la tête, puis roulés dans un monceau de plumes. Enfin, les victimes sont ou abandonnées à leur sort, ou rapportées au lieu d'où on les avait enlevées.

Ces farces de mauvais goût dégénéraient parfois en actes plus graves encore, et on signalait çà et là des meurtres dus à la vengeance des « Chevaliers ». La Grande Guerre avait produit. en Amérique aussi bien que chez nous, des remous violents. Il y avait de « nouveaux riches », et des mécontents. Les richesses accumulées sur quelques têtes ne suffisaient pas à satisfaire les masses. Les Américains ne furent pas tous d'accord avec le Président Wilson, au sujet de la défunte Société des Nations, qui, on s'en souvient, ne fut jamais adoptée par le Congrès. Le K.K.K. fut à l'avant-garde de l'agitation contre le rêve wilsonien, et le candidat démocrate, grâce à cette agitation, ne fut pas élu.

Le K.K.K. en reçut un lustre nouveau. Il est pour l'américanisme pur, contre tout alliage étranger. Il combat non seulement les noirs, mais aussi les Israélites, en tant que non-chrétiens, d'abord, et aussi, semble-t-il, en tant que « profiteurs de la guerre ». Les Juifs ont, aux U.S.A., une situation prédominante, dans la banque, dans la presse et dans une partie du commerce. Ils ont envahi les universités et les écoles supérieures. La réaction violente du K.K.K. a conduit l'université Harvard et celle de Columbia d'une part, et l'Académie navale d'autre part, à prendre des mesures contre le trop grand nombre des Israélites, dans les rangs des professeurs ou des officiers. On signale comme vivement antisémite le journal hebdomadaire de Henry Ford *Dearborn Independant* ; il ne cesse de dénoncer l'envahissement de la finance juive aux U.S.A. et dans le monde entier. Cette aversion à l'égard des Juifs est étendue à tous les étrangers, dans beaucoup de milieux américains, et c'est ce qui a porté le Congrès, il y a déjà quelques années, à limiter le nombre des immigrants à 3 % du nombre de leurs compatriotes déjà installés aux Etats-Unis en 1910. Beaucoup d'Américains réclament des mesures encore plus rigides contre l'immigration, et quelques-uns vont jusqu'à demander l'exclusion absolue des Juifs.

Le K.K.K. est aussi violemment anticatholique, parce que le fait d'être soumis au pape suffit à ses yeux pour faire des catholiques des « étrangers ». Le vieil esprit puritain d'hostilité contre l'Eglise trouve là un aliment très fort. Pour la même raison, le K.K.K. s'oppose à l'Eglise anglicane, en tant qu'elle possède des filiales en Amérique. Mais la haine du K.K.K. est surtout ardente contre les noirs, ou contre les jaunes. Simmons, le rénovateur du K.K.K. admettait comme un dogme indiscutable que « Dieu a créé la race blanche comme supérieure à toutes les autres ». Les noirs, en maints endroits, restent privés effectivement de leurs droits électoraux. Depuis la dernière guerre, cependant, ceux qui ont combattu en Europe, ont appris à réagir avec vigueur. Dans les Etats du sud, où ils sont souvent supérieurs en nombre aux blancs, ils se défendent mieux que par le passé.

Le K.K.K. a bien renoncé, en 1928, à son costume étrange, mais il garde une certaine force. Ses membres paient 10 dollars par an, ce qui donne un budget considérable à l'association. Il n'a pas cessé de se faire justice lui-même, souvent par des voies peu admissibles. Il est anticommuniste. En vain la presse juive a fait campagne contre lui. Il a menacé « d'envoyer au diable le Sénat » lui-même, si on procédait contre lui. On admet qu'il a bien encore un demi-million d'adhérents, et il constitue une sorte de secte religieuse, parmi tant d'autres plus ou moins extraordinaires que compte ce grand pays. Le *Nouveau Dictionnaire catholique* (New-York, 1929), est sévère pour cette secte, qu'il caractérise ainsi :

« Organisation illégale et soi-disant réformatrice qui a institué une campagne de terreur, qui lui a peu à peu valu la défaveur de tout Américain de bon sens. »

En 1928, le K.K.K. a essayé de prendre le titre de *Chevaliers de la Forêt verte*, qui ne paraît pas avoir prévalu.

III

Dans la Causerie du 17 septembre, j'ai parlé de l'île de Pâques et des étranges statues qui la peuplent. La revue *Science et Vie* d'octobre 1953 revient sur le même sujet qui semble avoir été mis à l'ordre du jour par la fameuse expédition du Kon - Tiki, que dirigeait le navigateur norvégien Thor Heyerdahl.

Ce n'est cependant pas cette nouvelle étude sur l'île de Pâques que j'emprunterai au même numéro de ladite revue, mais bien celle de Henry Thétard, intitulée : **Eléphants à louer.** *La ferme de domestication de Gangala.* Les éléphants étaient utilisés, au temps d'Annibal et des Macchabées, dans l'art militaire. On avait d'abord cru et souvent affirmé que seul l'éléphant d'Asie était domesticable, et que son congénère d'Afrique — d'une variété différente — ne l'était pas. Il s'ensuit que les éléphants de Pyrrhus, roi d'Epire, ou ceux d'Annibal, tout aussi bien que ceux d'Antiochus auraient été des asiatiques et non des africains. Mais l'examen attentif des médailles de l'époque a apporté la certitude qu'il s'agissait bien, dans le cas d'Annibal tout au moins, d'éléphants africains d'une variété toute proche de ceux de la forêt du Congo. On a donc conçu la pensée et formé l'espoir de renouer une tradition éteinte depuis 20 siècles. Et l'on a réussi, non sans peine du reste. L'initiateur de ce dressage malaisé des éléphants fut, il y a un demi-siècle, le commandant Laplume. Il fit venir au Congo belge une équipe de dresseurs hindous, spécialisés, qu'on appelle là-bas des « mahouts » et qui, de père en fils, se transmettent la tradition de soigneurs et cornacs d'éléphants.

Le lieu choisi pour la « ferme de domestication » fut Api, dans l'Urélé, au cœur d'une des plus vastes régions de chasse du Congo. Les débuts furent difficiles et décourageants. Mais les essais furent poursuivis et finalement couronnés de succès.

En 1930, le Centre de dressage possédait une centaine d'éléphants dont la moitié environ était louée, à l'occasion, pour les travaux de la région. Vers cette époque, le successeur du commandant Laplume, le commandant Offerman transféra le Centre d'Api à Gangala Na Bodio. C'est un district

particulièrement riche en gros gibier. Il se trouve aux contacts de trois districts : Ubanghi-Uélé, lac Albert, forêt centrale. Le nom officiel de la ferme est *Station de la Chasse*. La domestication se fait à quelques kilomètres de là, dans une vaste savane herbeuse, peuplée de girafes et de rhinocéros blancs. A 160 km plus loin, au camp de Nepoko, on s'occupe spécialement de ces étranges animaux, intermédiaires entre les girafes et les antilopes, découverts en 1900, et qu'on appelle les *okapis*.

La Station de chasse a pour but soit de fournir aux Instituts d'acclimatation des spécimens zoologiques, soit de dresser des éléphants au travail. Il faut pour cela tout un personnel spécialisé d'officiers, de gardes-chasse, de dresseurs et de piégeurs. On capture en grand des éléphants vivants et des okapis. Ces derniers s'accommodent mieux que les premiers de la vie de captivité. Mais les méthodes sont maintenant si bien au point que les captures se font avec un minimum de pertes en animaux et — ce qui est plus important — en hommes.

Sans vouloir entrer ici dans le détail des procédés de capture des éléphants, que l'article analysé nous fournit, disons que les éléphants sont capturés puis dressés par d'autres éléphants, utilisés comme « moniteurs » et qui savent très bien faire obéir leurs congénères sauvages. Il va sans dire qu'on ne peut dresser que des animaux encore jeunes. Voici comment les choses se passent d'ordinaire. Les chefs de villages noirs signalent à la Station la présence d'un troupeau d'éléphants. On envoie des *chasseurs-cornacs* montés sur des éléphants, dressés comme moniteurs. On préserve, au besoin par les armes, les plantations des indigènes contre les déprédations de la horde. Et l'on capture un ou deux éléphanteaux à la fois, rarement plus. Au cours de 1936, on put, en diverses fois, en prendre 21, mais il fallut tuer 14 adultes, immédiatement livrés à la consommation dans les villages. En 1937, il y eut 14 captures, et 9 adultes tués. On comptait alors une moyenne annuelle de un tué et quatre blessés parmi les chasseurs. Aujourd'hui de tels accidents sont rares. Les éléphanteaux pris sont garrottés avec des cordes, placés entre deux moniteurs-éléphants, et emmenés à la Station. Là, ils sont chaque jour, quatre fois, conduits à l'abreuvoir, au bain et à la promenade, sous la garde vigilante des moniteurs. Bien nourris, bien soignés, bien baignés, attentivement traités pour la moindre écorchure, ils supportent en général fort bien la captivité.

Le dressage se fait en deux temps. La première étape comprend le travail au piquet et le travail en marche. Les cornacs entourent les éléphants et leur chantent en hindoustani une mélopée apaisante. Au bout de deux ou trois semaines, on habitue l'élève à supporter une sangle et un cornac. Mais celui-ci ne reste sur son dos que quelques minutes. Peu à peu l'animal l'accepte plus facilement, et on monte l'animal, matin et soir, pendant toute la durée de la leçon.

La seconde étape est plus compliquée. On exige de l'animal qu'il se couche sur les genoux et sur les coudes. On le récompense par une friandise, chaque fois qu'il a fait correctement le mouvement désiré. En moins de dix jours, l'animal se couche et se relève au commandement. Au bout de deux mois, la bête a pris l'habitude de son cornac et obéit à ses ordres. On lui apprend à ramasser un objet et à le faire passer au cornac. Au total, le dressage dure huit mois. Pour ceux qui sont d'âge assez avancé — 1 m. 90 au garrot — on commence le travail utile. L'animal est harnaché d'une bricole, d'un collier, de deux chaînes prolongeant la bricole, et d'un palonnier. On habitue, au début, les éléphants à tirer, par couples, des fardeaux relativement légers, des troncs d'arbres, des bottes de branchages. Ensuite, on les attelle à des herses, à des rouleaux de culture, enfin à des tombereaux. Il est souvent nécessaire, dans les commencements, d'accoupler un moniteur et un jeune. Les leçons de portage sont plus faciles. On procède, là aussi, par degrés. On ne donnera d'abord sur le dos de l'animal qu'une charge de fourrage, puis, avec des cordes de sangle, des paniers latéraux, de plus en plus chargés, et en fournissant des étapes de marche de plus en plus longues.

C'est un travail de grande patience, mais les Belges, avec le concours des spécialistes hindous, y sont très bien parvenus. Sans doute, l'éléphant africain reste plus sauvage que l'asiatique. Aux Indes, on arrive à capturer des troupeaux entiers d'éléphants sauvages, que les moniteurs entourent, qu'ils poussent ensuite de leurs trompes vers le Keddah ou parc à éléphants. Il a été impossible jusqu'ici de procéder en grand, comme cela, en Afrique. Cela vient sans doute de ce que l'éléphant africain, d'une race différente, vit en vagabond au sein de l'immense savane, où son encerclement est pratiquement irréalisable, tandis qu'en Asie on cerne les éléphants dans un coin de forêt.

« Pour terminer, conclut notre article, on regrettera que rien de semblable n'ait été tenté en Afrique Equatoriale française. La domestication est sans doute le meilleur moyen d'assurer la sauvegarde et de permettre la survivance de ce magnifique animal. »

IV

Nous n'avons pas très bien compris, en Europe, l'émotion qui s'est emparée des Etats-Unis, lorsque, à une date récente, il a été prouvé que la Russie possédait la bombe H ou bombe à hydrogène. A. Ducrocq entreprend de nous expliquer ce mystère, dans *Science et Avenir* d'octobre 1953, et son article a pour titre : **L'Evolution des recherches sur l'Energie H aux Etats-Unis et en U.R.S.S.** Essayons de donner une idée de l'état du problème, tout en évitant les détails par trop techniques et compliqués.

Le 8 août dernier, Malenkov annonçait que les Etats-Unis ne possédaient plus le monopole de la bombe H. A cette annonce, il y eut d'abord une vague de doute. On crut à un bluff. Les experts les mieux informés se refusèrent à croire à la réalité du fait. Mais les hésitations durèrent peu. Les postes d'écoute envoyèrent leurs rapports. Au bout de quatre jours, les techniciens américains eurent la certitude qu'une bombe H venait effectivement d'exploser derrière le rideau de fer. Ce fut une stupéfaction, presque un commencement de panique, chez les Américains. Pourquoi cet émoi ? Parce qu'il était évident que les Russes, au lieu de suivre la longue route qui, aux U.S.A. avait conduit de la bombe A à la bombe H, avaient découvert un raccourci inconnu. Leur bombe H n'est pas conçue sur le mê-

me modèle que celle d'outre-Atlantique. Les Russes ne pouvaient pas posséder le stock de *triterium* et de *deuterium* — formes d'hydrogène lourd — que l'on estimait nécessaire, en Amérique.

Que se passait-il donc en Russie ? Le *braintrust* — c'est-à-dire le « cerveau-conseil » — d'Amérique mit à jour, le 12 août, trois hypothèses :

— 1° Les Russes auraient fait progresser aussi vite que les Américains, et parallèlement, les études sur la bombe A et sur la bombe H. Ils seraient donc en possession d'un stock imposant de bombes A, au plutonium, d'autant plus que les Etats-Unis en ont utilisé 34 en expériences, tandis que la Russie n'en a employé que 3.

— 2° Autre hypothèse : les Russes auraient connu le *triterium* avant les Américains et ont pu créer ainsi la bombe H aussitôt qu'eux.

— 3° Enfin, il se pourrait que la bombe H des Russes ne soit qu'au *deuterium* et non pas, comme celle des Américains, au *triterium*, qui est plus difficile et plus coûteux à obtenir.

« Il est, dit notre article, à peu près établi, en toute certitude à l'heure actuelle, que c'est cette troisième hypothèse qui est la bonne. »

Les Russes et les Américains auraient donc suivi deux voies divergentes pour aboutir au même résultat, ou du moins à des résultats analogues. Les Américains ont voulu mettre au point un produit très inflammable, et ils ont travaillé sur le *triterium*, tandis que les Russes, allant au plus court et au plus facile, n'ont utilisé que le *deuterium*, ce qui ne permet pas à leur bombe d'être employée n'importe où ni n'importe comment. Les Américains ont employé comme détonateur une bombe au plutonium ou bombe A, dégageant une chaleur formidable, au cours de la détonation, et provoquant l'explosion de la bombe au triterium. Les Russes auraient, croit-on, fait appel, pour avoir l'énergie suffisante à la détonation de la bombe H, aux gigantesques barrages qu'ils possèdent en Sibérie.

« La première explosion H réalisée par les Russes s'est produite dans une région située au voisinage de grands barrages, et il est hautement probable que la puissance de quelques centaines de milliers de kilowatts nécessaires à l'amorçage a été concentrée sur le lieu de l'expérience par plusieurs lignes à haute tension. »

La première conclusion à tirer de cette constatation, est que la bombe H des Russes est une bombe pour ainsi parler « au rabais », et que son utilisation est plutôt limitée. Ils ne peuvent pas, en effet, promener à travers l'espace les kilowatts concentrés en Sibérie. Tout au plus, peut-on supposer qu'un navire, porteur de la bombe H serait en mesure, s'il était de fort tonnage, de produire les 50 ou 100.000 kilowatts désirés. Les Américains ont pris en effet immédiatement de grandes mesures de précaution à l'égard des navires provenant d'au-delà du rideau de fer. C'est donc qu'ils estiment qu'*un navire H* pourrait être construit, qui n'aurait d'autre fonction que de véhiculer la bombe, de la placer au bon endroit et de la faire exploser au moyen de l'énergie produite par la puissante machinerie du navire même.

« Un tel navire, pénétrant dans un port et y explosant avec une charge de deuterium qui peut être pratiquement aussi forte qu'on le désire, est susceptible de réaliser des ravages effrayants. »

Quant à construire, non pas un navire, mais un bombardier géant, capable à la fois de porter une bombe H, dont le poids est estimé — au *deuterium* — à un bon millier de tonnes, et les dynamos couplées pouvant fournir les 50.000 ou 100.000 kilowatts dont nous venons de parler, on croit que, dans l'état actuel de la technique, c'est chose impossible.

Les Russes n'auraient donc pas de bombe H transportable autrement que par navire, mais *le navire H*

« est certainement, dit notre article, sur le point de devenir une réalité militaire avec laquelle les stratèges devront compter. »

On ne peut cependant pas exclure l'hypothèse que les Russes, parvenus à créer une bombe au *deuterium*, travaillent désormais à en faire une au *triterium* comme celle des Etats-Unis. Les renseignements parvenus, ces derniers mois, aux U.S.A., donnent à penser au contraire que les Russes sont à l'œuvre pour produire du triterium en quantité suffisante, pour faire une bombe plus portative que celle qu'ils ont obtenue au deuterium. Ayant mis au point un détonateur ultra-puissant, et capable d'amorcer les réactions nucléaires H, sans le secours du triterium, ils ont dû se rendre compte que ce dispositif n'est pas assez léger et par conséquent pas assez mobile pour être utilisé avec succès, ils vont s'appliquer, selon toute vraisemblance, à y introduire une certaine quantité de triterium, afin de pouvoir employer un détonateur plus maniable.

C'est une question de dosage. Les Américains, de leur côté, se rendant compte de la difficulté énorme qu'ils rencontrent pour produire du triterium en quantité suffisante pour créer un stock de bombes H, cherchent à mettre au point des détonateurs de plus en plus perfectionnés pour abaisser la quantité minima de triterium nécessaire, pour l'amorçage de leur bombe. Partant ainsi de deux points différents, constructeurs russes et américains se rejoignent dans la recherche d'un explosif intermédiaire. Il y a quelques chose de monstrueux dans les efforts déployés de part et d'autre, en une recherches qui ne peut être destinée qu'à la destruction du monde ! Les Russes, en allégeant leur bombe par introduction d'une quantité croissante de triterium d'une part ; et les Américains, en diminuant la quantité de triterium contenue dans leurs engins destructeurs, mais en augmentant la complexité de leur détonateur, s'orientent donc, peut-on croire, vers une solution moyenne, que la technique permet de chiffrer, mais qu'il s'agira de réaliser.

Notre article entre ici en des détails mathématiques, dont nous n'essaierons pas de donner une idée. La conclusion de cet exposé est que le génie humain est de plus en plus inventif dans la voie de la destruction, que la bombe H est tout à fait à l'ordre du jour, dans les laboratoires secrets des deux adversaires en présence, mais que la solution ultime n'est pas encore trouvée. Il semble seulement que les Américains gardent une certaine avance au point de vue utilisation possible et pratique de leur bombe H, tandis que les Russes n'ont obtenu qu'un résultat exigeant de sérieux perfectionnements pour devenir réellement redoutable.

V

Cette étude sur les bombes ne serait pas très intéressante, s'il ne s'agissait, hélas ! de notre sort terrestre. Ce qui nous sourirait infiniment davantage c'est que le génie des inventeurs s'appliquât à des découvertes utiles pour le bien-être des humains. On ne peut pas dire tout de même qu'il ne se fasse rien dans ce sens-là aussi.

Je trouve en effet, dans *Orizzonti*, en date du 16 août 1953, un article d'Alberto Lenti, intitulé : *En Italie aussi, la médecine atomique* : **la Bombe au cobalt frappe à notre porte.**

Ce mot de bombe pourrait nous effrayer, mais l'auteur s'empresse de nous rassurer. Malgré son nom, cette bombe n'est ni un moyen de destruction, ni un instrument de terreur, mais un remède — le plus récent remède et peut-être le plus efficace — contre le cancer. Cette bombe au cobalt a été imaginée et construite au Canada, et le premier exemplaire qui ait traversé l'Océan est venu en Italie. En août dernier, le Dr Errington arrivait à Borgo Valsugana, dans le Trentin, sur une automobile noire. Tout le monde murmura : « Un Américain, sans doute ». Mais quand on sut qui était le voyageur, et qu'il dirigeait « l'Energie atomique » au Canada, et que ses compagnons étaient des professeurs de physique : Bull, physicien atomique connu, Bonomini, de l'Université de Padoue, Drigo, directeur de l'Institut de physique à l'Université de Ferrare, on commença à se douter de quelque chose. Effectivement, il était question de créer à Borgo Valgusana un centre — le plus moderne en Europe — de lutte contre le cancer, au moyen de la médication atomique.

Tout le monde sait ou doit savoir que les piles atomiques sont employées, dès maintenant, en France notamment, pour la fabrication de produits radio-isotopes, dont l'usage est très intéressant en thérapeutique. Mais parmi les produits ainsi obtenus, il en est un qui a reçu le nom de *bombe au cobalt* et que l'on croit efficace contre les tumeurs malignes, c'est-à-dire contre le cancer. Comme on le voit, le nom de bombe, loin de nous faire peur, doit nous réjouir. Cette bombe n'est faite que pour détruire les tumeurs, par un bombardement approprié.

Comment prit-elle naissance ?

Les recherches atomiques se développèrent au Canada, comme dans tous les pays occidentaux, à l'occasion de la dernière guerre. Après la défaite française de 1940, il se produisit une émigration générale des physiciens européens vers l'Amérique, et en particulier vers le Canada. En ce pays, les personnalités les plus remarquables du monde savant spécialisé furent les Français Halban et Kowarski et les Anglais Cockcroft et Pryce. Ils établirent un centre de recherches à Montréal, puis en 1944, ils construisirent la première pile atomique à Chalk River, la première, voulons-nous dire, qui ait fonctionné en dehors des U.S.A. Dans ce pays, en effet, l'Italien Fermi les avait précédés de deux ans environ, mais il était lancé dans les études préparatoires à la découverte de la bombe atomique, à Oak Ridge et Los Alamos. Les savants canadiens ne suivirent pas le même sentier. Ils travaillèrent à l'étude de l'utilisation pacifique de l'énergie atomique. Tant à Montréal qu'à Chalk River, les travaux continuèrent. Une seconde pile, plus puissante que la première fut réalisée en 1947. Elle est basée sur le refroidissement à l'eau lourde, et non pas au graphite. Mais cette seconde pile développe une puissance de 20.000 kilowatts.

Il a donc été possible, au Canada, de se lancer dans l'étude des isotopes radiants. On s'est aperçu qu'il y a maintenant, grâce à eux, des moyens nouveaux de diagnostiquer les maladies, en suivant, à l'aide d'instruments spéciaux, les parcours des neutrons dans l'intérieur du corps. On a pu ainsi se rendre compte de processus vitaux dans l'organisme.

Ces constatations ne furent qu'un prélude, un premier point. Le pas suivant, fut justement la « bombe au cobalt ».

« Pour en donner une idée sommaire, dit M. Lenti, on peut la comparer à un gros projecteur de télévision dont l'extrémité est posée en direction de la partie malade. En entrant en action, ce projecteur émet un véritable bombardement atomique, qui sert à détruire les cellules malades. »

C'est un progrès considérable sur le système de l'ablation chirurgicale. On ne nous dit pas l'ampleur des résultats obtenus jusqu'ici. Mais si l'on tient compte de la difficulté de construire une telle « bombe », il faut bien croire que l'on pense être sur la bonne voie. Un seul appareil de cette nature demande un an de travail ; il en existe deux exemplaires au Canada, l'un à Montréal, l'autre dans un hôpital sur le lac Ontario. Aux U.S.A., deux autres appareils vont entrer en activité. Mais la première bombe au cobalt, selon M. Lenti, est, en Europe, celle qui va être installée à Borgo Valsugana. Le Dr Errington et son auxiliaire, M. Bull, y travaillent avec leurs collègues italiens. L'appareil lui-même a été exposé récemment au Congrès international radiologique de Copenhague, avant de prendre le chemin de l'Italie.

L'auteur de notre article veut tout de suite rassurer ses compatriotes, ceux du moins qui auraient des doutes sur l'existence en Italie de spécialistes capables d'utiliser ladite « bombe ». A vrai dire, l'Italie — pas plus que la France — n'a pas l'espoir de pouvoir fabriquer la bombe proprement dite, celle qui détruit, sème la mort et la ruine. Mais elle n'en nourrit que davantage, comme nous-mêmes, l'ambition d'utiliser l'énergie atomique à des fins utiles et pacifiques. Depuis 1940, il existe à l'hôpital de Busto Arsizio (Italie), un centre de lutte contre le cancer, par les radio-isotopes. On y a poursuivi à la fois la pratique de la diagnose par les neutrons, et la guérison des maladies, telles que la maladie de Basedow (goitre exophtalmique). Des querelles acharnées aboutirent à la fermeture de ce centre. Son directeur se transporta à Ancône, où il reprit ses recherches. Quand le centre de Busto Arsizio put se rouvrir, un jeune docteur, M. Picchio, y continua ses méthodes. Mais actuellement c'est le *Centre d'Information, d'Etude et d'Expérience* (C.I.E.E.), à Milan, sous la direction du Dr Bolla, qui est spécialisé dans l'emploi de l'énergie nucléaire.

On peut dire qu'une révolution se dessine dans les méthodes thérapeutiques, grâce à l'introduction de l'énergie atomique. C'est avec une sorte d'enthousiasme que, dans les divers pays dotés d'une

pile atomique, on se jette dans la voie des découvertes. Que peut-on attendre de ces travaux ? Probablement beaucoup, et c'est une pensée réconfortante que celle de ces efforts qui sont faits, non plus en vue de la mort, mais pour la défense de la vie contre les maladies qui la menacent ! Puisse cette admirable émulation entre les laboratoires scientifiques l'emporter à jamais sur celle qui s'acharne à la construction d'armes homicides d'une puissance inconnue jusqu'ici.

VI

Encore un mouvement éminemment pacifique et bienfaisant, je veux parler de la **Croisade mondiale pour le Rosaire.** Elle a été déclenchée par le P. Patrick Peyton, de la Congrégation française de Sainte-Croix (C.S.C.) qui est surtout prospère au Canada. La revue canadienne *L'Oratoire,* qui a consacré un si beau numéro (février-mars 1953), au cardinal Léger, de Montréal, nous parle, sous la signature du P. Emile Legault, du P. Peyton et de son œuvre (octobre 1953).

Il naquit en Irlande d'une famille très pauvre, si pauvre qu'on n'y mangeait pas toujours à sa faim. Il n'en manque pas de pareilles, hélas ! en Irlande. Il faut dire qu'il y avait 9 enfants autour de la table familiale. Mais si le pain était rare, la foi était ardente.

« Je suis né, dit-il lui-même, dans une famille établie sous le signe du chapelet : une grâce dont je remercierai Dieu et la Vierge tous les jours de ma vie. Au matin de leur mariage, mes parents s'étaient engagés à réciter le chapelet quotidien, afin que Dieu et Marie bénissent et protègent leur foyer, le remplissent de nombreux enfants, aimables et pleins de rires... »

Le P. Peyton, songeant aux 19 ans qu'il passa au foyer, n'a pas « souvenance d'un moment désagréable ». C'est bien là un miracle de la foi ! Nous l'avons dit et le P. l'avoue, il y eut des jours où l'on n'avait rien ou presque rien à manger, mais un grand esprit d'unité et de charité régnait dans la famille. Les parents, « ces amateurs de Dieu et de la Vierge » — ce sont les mots de leur fils — « vivaient leur foi devant les yeux de leurs enfants ». C'est par suite de cette expérience personnelle que le P. Peyton a adopté le slogan : « *Une famille qui prie ensemble est une famille unie* ». Et c'est sur ce principe merveilleux qu'il a fondé sa croisade du Rosaire en famille.

En 1928, Patrick Peyton émigre aux U.S.A. Il ne pense pas alors au sacerdoce, car il a échoué aux examens, en mathématiques. Il va avoir 20 ans.

« Je ne me ferai pas prêtre, mon Dieu, soupire-t-il, mais je vous promets que tous mes fils le seront et que toutes mes filles deviendront religieuses. »

Il n'y allait pas de main morte !

Aux U.S.A., il ne trouve d'autre situation que celle de sacristain à la cathédrale de Scranton, en Pensylvanie. Là, il lui fallait déjà porter la soutane, et il en était vexé, ne pouvant devenir prêtre. Mais un beau jour, dans la même année 1928, il plante là son balai et va frapper à la porte du Séminaire de Notre-Dame, en Indiana. Il sera donc prêtre quand même ! Il sera même religieux de Sainte-Croix. En 1937, il entre aux Missions étrangères de la même Congrégation, à Washington. Il se voit déjà évangélisant les Pakistanais ou quelque autre peuplade infidèle, lorsque l'épreuve fond sur lui : la tuberculose, la terrible maladie dont on ne savait pas encore le traitement le plus efficace. Il est question de deux ou trois opérations majeures, pour essayer de le tirer d'affaire. Mais le P. Cornelius Haggerty, son ancien professeur à l'Université N.-D. en Indiana, lui rend visite et lui tient ce langage :

« Ecoute, Pat [1], il faut faire un choix. Ne pense plus à ces opérations. Tu as la foi, sers-t-en. Ta bonne Irlandaise de vieille maman t'a communiqué quelque chose de sa foi. Pas besoin d'opération. La Vierge, ta maman du ciel, peut faire mieux sans te bousculer l'anatomie pour te guérir. Tout ce qu'elle a besoin de faire, c'est d'aller à son Fils et de lui dire : « Je ne veux pas que Pat subisse ces opérations. » Et tu seras sauvé... Alors, parle-lui, Pat, parle-lui !... »

Et Pat « lui parla ». Autour de lui, ses confrères parlèrent : messes, neuvaines, chapelets. Tant et si bien que Pat, le grand malade, se retrouve un jour sur ses pieds, solide comme un pont, et dévoré de reconnaissance envers la Vierge.

Cette histoire ressemble à un conte. Elle est pourtant rigoureusement authentique. Elle n'étonnera que ceux qui ne savent pas la puissance de la foi, qui « transporte les montagnes ».

Patrick Peyton est guéri. Il n'a plus qu'une idée qui est de faire aimer et prier la Sainte Vierge. Il est ordonné prêtre, en 1941, à l'église du Sacré-Cœur de la ville Notre-Dame d'Indiana. On lui fait faire une année d'études encore, avant de le lancer dans le ministère. C'est alors qu'il propose à ses supérieurs la construction d'un sanctuaire à la Vierge, en promettant de quêter pour obtenir les fonds indispensables. Les supérieurs secouent la tête négativement. Ce n'était pas ce que la Vierge voulait. Il s'incline. Les plus sympathiques de ses amis ne lui promettent au surplus qu'une carrière ingrate et une vie solitaire. Nul ne devine ce que la Madone lui prépare.

En 1942, il est nommé chapelain chez les Frères de Sainte-Croix, à Albany, dans l'Etat de New-York. C'est là qu'il fait ses débuts — oh ! très modestes, à peine remarqués — à la radio locale, en 1943. Il a maintenant un plan : il sera « le camelot de la Vierge ». Il obtiendra les services d'une « chaîne » d'émissions, pour organiser une émission à la gloire de Marie. Il fait donc des démarches auprès des imposants directeurs de radio. Ils sont enfoncés jusqu'au cou dans le mercantilisme. Et il ose demander « le don gratuit de leur réseau » pour la Madone ! C'est fou. Mais depuis la « folie » de la croix, c'est un genre qui réussit quand le bon Dieu le veut, tout comme la « folie » de Bernadette demandant au curé Peyramale la construction d'une chapelle à Lourdes ! Naturellement le P. Pat est rabroué partout. Mais un jour, il s'adresse à une dame *protestante,* qui est membre de l'exécutif du *Mutuel Broadcasting,* une puissante chaîne de radio. Elle démolit tous ses arguments, jusqu'au moment où, désespérant du succès, il se met à lui parler, à elle protestante, de la Vierge. Et il parle si bien, si chaudement,

[1] Diminutif très employé de Patrick.

avec une foi si contagieuse, que la dame est bouleversée, conquise et s'écrie :

— « J'aurais voulu que ce que vous venez de dire ait été entendu sur le réseau de nos millions d'auditeurs... Et maintenant, qu'est-ce que nous pouvons faire pour vous ?... »

C'est bien « la foi qui soulève les montagnes », « révérence gardée à cette brave dame », observe notre article !

Et voici que l'on réalise. En 1945, première émission d'envergure nationale. Le cardinal Spellman est l'invité d'honneur. Les parents Sullivan qui ont perdu cinq fils dans une bataille navale, disent le chapelet. Bing Crosby apporte son témoignage. Or, Bing Crosby, c'est, nous dit-on, « l'enfant gâté de la nation », un acteur de cinéma célèbre là-bas. Pour l'avoir, le P. Pat alla droit au but.

« *New-York appelle Hollywood.* — Allô, Mademoiselle, je voudrais parler à Bing Crosby... Non, je n'ai pas son adresse... Allô, M. Crosby, ici, le P. Peyton. Voulez-vous participer gratuitement à une émission à *la gloire de Notre-Dame ?* — Entendu, comptez sur moi !... »

La réaction du public fut énorme. Une marée de lettres enthousiastes. Les employés de la Broadcasting n'en croient pas leurs yeux. Le P. Peyton entre en pourparlers avec la Compagnie. Elle lui pose quatre conditions : 1° programme des meilleurs ; 2° une vedette d'Hollywood, chaque fois , 3° on ne parlera que de la « prière en famille », sans distinction de religion ; 4° toutes les dépenses, texte, musique, interprètes, direction, sont à la charge du P. Peyton.

Il hésita, il consulta, enfin, il accepta. Le plus difficile c'était de recruter des vedettes à Hollywood. Par une coïncidence inexpliquée, on lui offre un billet de chemin de fer pour Los Angelès. Il part. L'évêque le voit si pénétré de l'amour de la Vierge qu'il le laisse agir. Il prêche dans les églises et dit son projet, en formulant ses désirs. Après la messe, il attendait à la sacristie les témoignages de bonne volonté. Bientôt, il eut 27 engagements par contrat, pour jouer gratuitement à son émission ! Le « vagabond de Notre-Dame » avait obtenu ce que les grands maîtres de la publicité en Amérique ne trouvaient qu'à coups de millions.

Mais voyons les résultats. Emission chaque semaine. Plus de 390 postes font le relai. C'est le jeudi soir, à 10 h., auditoire évalué à 25 millions. Le slogan publicitaire est celui que nous avons dit : « *Une famille qui prie ensemble est une famille unie* ». Un programme comme celui du P. Peyton coûterait normalement, chaque semaine, 20.000 dollars. Il a tant de concours gratuits — et inlassables — qu'il s'en tire avec 500 dollars, environ 175.000 francs. Il trouve de l'argent, par voie de dons, parfois « sous son assiette, sous sa porte, voire, à sa surprise, dans ses goussets. Jamais la caisse n'est florissante, jamais non plus totalement décimée... » Le P. Peyton organise des rallyes spirituels et cet homme qui n'est pas éloquent, qui n'a que sa foi, avec un langage simple, direct, convaincu, rassemble des foules : New-York, 75.000 ; Calgary, 50.000 ; Winnipeg 70.000 ; Washington, 70.000 ; Indianapolis, 50.000 ; Baltimore, 60.000.

Il est venu aussi en Angleterre et il a groupé 80.000 personnes à Londres ; 55.000 à Birmingham, 20.000 à Lancaster. De même en Australie : Melbourne, 80.000 ; Toronto, Canada, 35.000 ; St-Jean, Terre-Neuve, 15.000. Enfin, il a fait son maximum, à Hyde-Park, Londres, où il n'eut pas moins de 100.000 auditeurs !

Quel est son secret ? « *C'est son amour pour la Vierge, sa foi d'enfant, ingénue comme un printemps.* »

Il s'agit, ici encore, d'une forme de *bombardement*, comme dans les deux précédents paragraphes de cette Causerie, mais c'est le bombardement de la prière et du salut !

VII

Ce n'est pas l'amour du contraste qui du climat spirituel où se meut la pensée du P. Peyton... et la nôtre, me fait passer maintenant pour ainsi parler, aux antipodes, pour entrer dans le climat tout différent de la pensée du grand biologiste Jean Rostand (second fils d'Edmond). Ce savant a entrepris de faire le point de ses convictions biologiques et philosophiques, et il a détaché de son travail pour la *Revue de Paris* (octobre), des pages singulièrement serrées et puissantes, sous ce titre : **Le Secret de l'Evolution.** Ce n'est qu'en tremblant que j'aborde l'analyse de ce morceau d'une éloquence sobre et forte, et cela pour deux raisons la première parce qu'il est difficile de résumer un exposé aussi dense, la seconde parce que cet exposé pose plus de questions qu'il n'en résout.

M. Rostand nous confie dès le principe qu'il croit l'homme encore plongé dans sa période d'infantilisme. Notre « âge mental » est extrêmement bas. en face de celui que nous sommes appelés à prendre. Il dit ensuite sa conviction « qu'il n'existe. de nous à l'animal, qu'une différence du plus au moins, une différence de quantité et non point de qualité ». Pas un être organisé, dont il ne se sente le frère, « non pas affectivement mais rationnellement ». Il trouve, en effet, déjà des manifestations de logique et d'intelligence dans la vie pullulante des micro-organismes, dans « la micro-mémoire des Paramécies qui apprennent à ne pas ingérer de colorants nocifs ». Le grand problème, pour lui, ce n'est donc pas la conscience, ni l'intelligence, mais la vie, l'organisation, l'assimilation.

« Là donc, écrit-il, se situent la plupart de mes interrogations, de mes étonnements et de mes doutes. Je suis inébranlablement persuadé que, si nous savions à fond le dernier des êtres animés, nous saurions sinon le tout de l'homme, du moins beaucoup plus sur lui que n'en savent ceux qui, dès à présent, se flattent d'en savoir quelque chose. »

Sur ce point, J. Rostand accuse son désaccord avec un biologiste philosophe comme Rémy Collin qui, lui n'hésite pas « à faire entre l'humain et l'animal une différence radicale, puisqu'il voit en l'homme non pas seulement l'être le plus intelligent et le plus puissant de la nature, mais encore un être d'une nature spéciale doué d'attributs incommensurables à ceux de l'animalité, un être qui, par la possession d'une conscience réfléchie, d'une âme libre et immortelle, transcende les purs mécanismes auxquels se réduisent tous les autres vivants. »

M. Rostand s'étonne de cette position de son collègue.

« Je ne sais, écrit-il, ce que c'est que la vie, ni la [con]science, ni la pensée ; j'ignore l'origine et la nature [de] ce qui, prenant racine dans la boue cellulaire, s'est [épa]noui en notre cerveau ; mais si j'étais aussi sûr [qu]e l'est Rémy Collin que toute la sensibilité, toute la [con]science des bêtes se ramenât à de la mécanique, je [ne] ferais point de difficulté pour étendre cette certitude [ju]squ'à l'homme lui-même. »

Jean Rostand admet donc la parenté de l'homme [et] de l'animal. Cela veut dire qu'il part de l'hypo[thè]se transformiste. Il sait bien et il dit que ce [n'e]st qu'une hypothèse, mais il fait ici un acte de [foi], tant il est difficile d'échapper à la nécessité de [la] foi. Voici son texte, qui est capital :

« Certes, nous conviendrons en toute objectivité, [qu']on n'a pas le droit de tenir l'évolution organique [po]ur une certitude dès lors qu'il s'agit d'événements [ré]volus sans témoins et dont il est permis de douter [qu]e la nature actuelle nous fournisse encore l'exemple ; [ma]is si l'on ne peut que croire en l'évolution, il est [qu]asiment impossible, pour le biologiste, de ne pas y [cro]ire, et il serait fâcheux qu'un excès de scrupule posi[tiv]iste jouât au bénéfice d'hypothèses somme toute beau[co]upe moins plausibles que celle de l'évolution. »

C'est entendu. Il *croit* à l'évolution. Mais il [ra]ppelle le mot de Voltaire, à ce sujet :

« *Les Métamorphoses* d'Ovide deviennent le meilleur [liv]re de physique qu'on ait jamais écrit. »

C'est que nous ne sommes pas en mesure de [tr]acer la ligne ascendante qui a passé de l'oursin [au] poisson, du poisson à la salamandre, de la sala[ma]ndre au reptile, du reptile au mammifère, du [m]ammifère inférieur au primate, du primate à [l'h]omme ! C'est que, sous nos yeux, actuellement, [no]us ne voyons absolument rien de semblable, mais [rie]n ! Et J. Rostand écarte doucement et ferme[me]nt de lamarckisme (évolution par adaptation au [mi]lieu) et le mutationnisme (néo-darwinisme), évo[lu]tion par mutations brusques, maintenues par sé[lec]tion. Explications enfantines, a-t-il envie de dire. [No]n, ce qui est vrai, c'est que l'hypothèse de l'évo[lu]tion appartient uniquement au passé et au passé [trè]s lointain. Elle ne joue plus. C'est une loi de [la] nature éteinte, comme un astre mort. C'est [J.] Rostand qui en convient :

« Assez volontiers, dit-il, je penserais que le règne [viv]ant est maintenant frappé de stabilité, et que la na[tur]e organique ne manifeste plus les activités auxquelles [ell]e doit naissance. Il est de fait que, depuis plus d'un [mi]lliard d'années, la vie n'a montré que des innovations [sec]ondaires, de détail, puisqu'elle n'a engendré aucun [no]uveau type de structure, aucun « clade ». On a donc [bie]n l'impression que, peu à peu, s'est réduit, on ne [sai]t comment, ce qu'on peut appeler le « potentiel évo[lut]if » de la vie, à condition de se souvenir qu'on [ig]nore entièrement ce que recouvre cette formule. A [un]e période de « polygénésie » aurait succédé celle [d'o]ligogénésie, puis d'agénésie. »

En somme, l'évolution serait un phénomène de [je]unesse de la vie. Ce phénomène disparaît, avec [l'â]ge. Si nous savions comment a commencé la vie, [no]us comprendrions peut-être aussi l'évolution, [m]ais voilà !

« Sur l'origine de la vie, convenons sans ambages [qu]e nous ne savons rien. Nous disposons bien de quel[qu]es romans ingénieux, telle la théorie de Dauvillier et [De]sguin, qui nous montre comment l'événement aurait [pu] se produire en accord avec les données de la géo[ch]imie ; mais nous ne possédons pas l'ombre d'un fait [po]sitif. »

Sans doute, la découverte des virus-protéines « a notablement réduit l'intervalle entre le monde moléculaire et le monde vital ». Mais n'oublions pas que les virus aujourd'hui connus « sont obligatoirement parasites des cellules vivantes, et que par suite, ils n'ont pu les précéder dans le temps ». On peut toutefois, grâce à eux, imaginer l'existence de grosses molécules protéiques, servant de passage de la matière brute à la matière vivante. Simple hypothèse encore. Et en tout cas cela aussi serait pour le passé.

« Je persiste à douter, en effet, dit M. Rostand, qu'il y ait dans les molécules matérielles, *que nous connaissons*, dans les molécules que le chimiste manipule au laboratoire, de quoi produire la vie et la pensée. »

Pour le moment, nous ne voyons pas même les signes avant-coureurs de la possibilité pour nous de fabriquer de la vie avec de la matière inerte.

« Est-ce à dire, s'écrie-t-il, que je tienne cette vie pour quelque chose de surnaturel, de transcendant à la matière [2] ? — J'ai assez dit, je crois, que la nature m'est bien trop vaste pour que je puisse jamais éprouver le besoin de lui ajouter quoi que ce fût ; mais je croirais volontiers que la matière d'où jadis sortit la vie différait essentiellement de la matière d'aujourd'hui... En bref, je tiendrais assez volontiers la matière actuelle pour vidée de son « pouvoir biogène », j'y verrais une sorte de « matière morte » si l'on peut s'exprimer ainsi, une matière où nous ne retouverions plus qu'une image appauvrie de ce qu'était la matière primitive. »

N'avions-nous pas raison de dire que M. Rostand, au cours de son très sincère exposé, pose plus de problèmes qu'il n'en résout. Si on lui demande : la loi de l'évolution agit-elle encore ? Il répond : non, mais elle a joué en grand jadis. Elle a ralenti il y a plus d'un milliard d'années, et maintenant elle est en sommeil probablement pour toujours. Si on interroge encore : et la vie, peut-elle venir de la matière ? Il répond : non, plus aujourd'hui, mais à l'origine, peut-être !...

Mais si ce monde visible, ce monde du temps et de l'espace est capable de vieillir, s'il a eu une jeunesse, un âge mûr et une vieillesse, il a commencé et il finira. Comment empêcher mon esprit de prendre son vol par-delà l'espace et le temps, en disant : Si quelque chose est, quelque chose a toujours été ; qu'un moment rien ne soit, éternellement rien ne sera. Ce qui commence, dure, et finit, exige l'éternel et l'infini. Alors jaillit irrésistiblement la question qui sert de titre à un petit livre que j'ai sous les yeux : *Dieu... ou quoi?* [3]

VIII

Mais ce qui met le comble à notre perplexité, à nous qui ne sommes pas des spécialistes, c'est que le Dr Maurice Vernet avait publié, quinze jours avant l'article de M. Rostand, une étude intitulée : **Les Preuves de l'erreur transformiste**, dans *La Revue des deux-mondes* du 15 septembre.

L'auteur est très catégorique.

« Loin d'être une vérité scientifique, elle (l'évolution) constitue, biologiquement parlant, une erreur. »

[2] On remarquera ici l'emploi que le savant biologiste fait du mot *surnaturel*. C'est Dieu même qu'il veut dire par là. Et c'est Dieu qu'il ne veut ni nommer ni introduire dans son explication des choses.

[3] Par l'abbé Léonce Manent, vicaire à St-Pierre-St-Paul, de Marseille ; Avignon, Aubanel aîné, 1950.

Il est bien entendu que la vie a évolué, c'est-à-dire que les formes ont changé sur notre terre, mais ce que M. Vernet repousse, c'est « la possibilité d'une transformation des espèces par passage génétique des unes aux autres. »

Nous venons de voir que M. Rostand est d'accord sur ce point, c'est que ladite possibilité n'existe plus. Mais il l'admet pour le passé. Or, c'est cela que repousse le Dr Vernet.

« La filiation que l'on suppose entre les êtres dont ils sont les traces, c'est-à-dire la descendance génétique qu'invoque le transformisme, ne se vérifie ni par l'observation biologique, ni par l'expérimentation. »

Il est de fait que si l'on accorde, avec M. Rostand, à la nature une puissance *inventive* de formes qu'elle n'a plus, et même le pouvoir de faire de la vie avec de la matière brute, pouvoir qu'elle a perdu aujourd'hui, il n'y a plus aucune raison d'admettre le transformisme. La nature, avec les pouvoirs merveilleux qu'elle possédait alors, a pu et dû se livrer à une véritable débauche d'enfantements de formes et de structures, sans être obligée pour cela de les faire sortir les unes des autres. Il y a eu évolution *dans le plan d'action de la nature*, elle s'est amusée à monter les marches d'une création ascendante, mais rien ne prouve que les éléments inférieurs engendraient les formes supérieures. A-t-on jamais prouvé *l'interfécondité* des produits de croisement ? C'est là que triomphe le Dr Vernet. Si l'évolution transformante ne se fait plus, semble-t-il dire, c'est qu'elle n'a jamais existé. Les lois de la nature sont immuables.

Mais le Dr Vernet veut aller plus loin. Il entend prouver qu'il n'y a pas eu, même dans le passé, d'évolution *génétique*, c'est-à-dire par voie de descendance d'une espèce supérieure par rapport à une inférieure. Quelles sont ses preuves ?

« C'est, tout d'abord, écrit-il, qu'il n'existe aucune forme certaine de passage d'une espèce à l'autre. Loin de présenter la continuité nécessaire à une transformation successive et progressive des espèces, leur apparition échelonnée dans le temps et l'espace révèle une discontinuité réelle. »

En fait, tout le monde doit convenir qu'il existe « des hiatus considérables » dans l'échelonnement des amas de fossiles que la Paléontologie découvre. On devrait au contraire découvrir des « intermédiaires » innombrables. Et il n'en est rien ! Quand il y a des espèces intermédiaires, tels ces reptiles-oiseaux qu'on a nommés *Archéoptéryx*, ou ces poissons-reptiles, appelés *Ichtyosaurus*, il ne s'agit que de formes très passagères :

« La rareté de ces formes et leur disparition, dit notre article, ne s'expliquent-elles pas par leur inadaptation rapide à l'une ou à l'autre de ces conditions de vie ? »

N'étant ni reptiles ni oiseaux, ou bien ni poissons ni reptiles, ils ont disparu sans descendance.

« C'est ainsi qu'il n'existe, dit M. Vernet, à notre connaissance que deux exemplaires d'Archéoptéryx, celui du British-Museum et celui de Berlin. »

Et il n'existe aucun état connu de transition entre eux et la forme reptile d'une part, ni entre eux la forme oiseau d'autre part. Jadis, quand les restes fossiles étaient relativement rares, quand la paléontologie n'en était qu'à ses débuts, les imaginations des savants pouvaient aller leur train. El n'y manquaient pas et l'on se disait : « les d couvertes ultérieures confirmeront nos hypothèse Nous trouverons les chaînons manquants et no les trouverons si bien que l'hypothèse transfo miste deviendra une certitude. » Pas du tout. L formes « intermédiaires » n'ont pas été trouvé du moins en nombre suffisant pour asseoir nos co victions. L'hypothèse transformiste ainsi que Rostand l'avouait loyalement ci-dessus, est l'obj d'un *acte de foi*, rien de plus. Et l'on préfère croi à cette hypothèse plutôt qu'à la fantaisie créatri échevelée de la nature, à laquelle on accorde pou tant *pour le passé* très lointain, des *pouvoirs i ventifs*, une puissance de « polygénésie » et mêm un « pouvoir biogène », pour parler comme M. Ro tand, qu'elle a perdus sans retour !

Ne pensons pas que, sur cette question des « i termédiaires absents », M. Vernet soit seul de s avis. Il cite lui-même des autorités dans le mêm sens :

« Il n'y a jamais, écrit M. Guyénot (*L'Origine d Espèces*, p. 26), de types de passages, d'intermédiair gradués réalisant une continuité » et G. G. Simps avoue lui-même : « Le paléontologiste ne possède q des phénotypes et les essais de liaison à des génotyp n'ont eu jusqu'à présent que peu de succès » (*Rythm et Modalités de l'Evolution*, p. 16). Il serait inuti ajoute-t-il, d'insister une fois de plus sur l'insuffisan générale des documents paléontologiques, sauf pour fai remarquer que cette insuffisance est une donnée esse tielle et qu'elle peut, aussi bien que les données pos tives, être étudiée avec profit. »

Nous avons entendu tout à l'heure M. Rostan accorder que, depuis plus d'un milliard d'année la nature n'a plus rien inventé de vraiment neu comme structure. M. Vernet s'empare de la mêm certitude et raisonne ainsi :

« Une constatation non moins importante et qui à l'encontre de l'hypothèse transformiste, c'est qu' n'assiste à aucune modification de cette nature da l'évolution des êtres vivants, depuis les temps primaire Les grands groupes se montrent pour la plupart ind vidualisés depuis cette époque, c'est-à-dire depuis pl d'un demi-milliard d'années.

Comment admettre une évolution transformiste q serait stoppée ainsi dans le temps, surtout si l'on cons dère, d'autre part, que seuls le hasard et les variatio du milieu — lesquelles sont continuelles — le cond tionnent ? »

Et si, par contre, on admet, avec M. Rostand qu l'évolution venait d'une « polygénésie » — un m non expliqué, il le reconnaît — pourquoi ce po voir « polygénésique » s'est-il subitement arrêté Ce serait d'autant plus extraordinaire qu'en dehor de cette stérilité subite dans la construction d formes nouvelles, l'évolution n'a cessé de monte d'échelon en échelon, pour atteindre jusqu'à l'hom me, qui est assurément (parmi d'autres réussite possibles, à en croire M. Rostand, et peut-être bie supérieures), un succès plus grand que celui de l construction d'un organisme physique !

N'allons pas plus avant dans cette discussion passionnante sans doute, mais sans issue. Nous n citerons pour finir que cette description de l'êtr humain, en opposition avec celle que nous avon vu dans le schéma de M. Rostand, qui n'y veu rien voir de nouveau par rapport à l'animal :

« Chez ce dernier seul (l'homme), écrit M. Vernet

ste à proprement parler une vie de l'esprit. Le corps nifeste, comme le végétal, une vie autonome ou végétive, et, comme l'animal, une vie végétative et une vie relation ; mais, en plus de l'activité cérébrale élémtaire de ce dernier, liée seulement aux sens extérs, c'est une activité supérieure de la pensée, laelle se détache du monde extérieur. Nous reconnaiss ici, en effet, des données particulières : celles de conscience morale, un pouvoir de synthèse, une faté créatrice et un pouvoir de transcendance. C'est te singularité de la vie de l'esprit, dans son activité plus haute, qui donne à l'homme une place prééminte dans la hiérarchie des êtres vivants et qui confère on principe énergétique de vie — âme, par définition un caractère particulier. »

A la bonne heure ! Mais si la force évolutive la vie a pu monter jusque-là, pourquoi nous rler de sa stérilité depuis un demi-milliard ou me un milliard d'années ! Elle n'a jamais aussi n travaillé que depuis qu'elle est censée s'être rêtée ! On a beau faire, il est impossible de ne s introduire la notion de *valeur*, c'est-à-dire de *qualité* auprès de la *quantité*, dans l'examen des ystères de la nature !

IX

Après ces abstruses controverses, nous serons us d'accord sans doute, pour penser qu'il faut... garder plus près de nous. Il y a quelque temps jà que nous n'avons parlé d'**Oliveira Salazar.** en est son expérience désormais fameuse ? C'est homme qui ne fait pas de bruit, mais dont euvre paisible et bienfaisante se poursuit sans lâche. M. Jean Montigny nous en parle dans *La vue des deux-mondes* du 1er octobre.

Il rappelle d'abord la situation désespérée du rtugal avant lui. En gros : 1908, le roi Charles et le prince héritier assassinés ; 1910, le roi anuel chassé, la République proclamée. De 1910 1926, 43 ministères ! Inflation, effondrement de monnaie, trésor aux abois. Mais le 15 mai 1926, rmée réagit, s'empare du pouvoir. Elle sait cendant qu'elle a besoin des techniciens. Ce sera la épublique des professeurs. On va chercher à Coïms, une sorte de saint laïque, Salazar, on lui demande de prendre les Finances. Ses conditions, abord refusées, sont acceptées en 1927. Et depuis 27, il est toujours là, sauf que, depuis 1930, est également chef du gouvernement portugais. onc, 26 ans aux Finances, 23 ans à la tête du uvernement ; à part Staline, il n'est personne i ait atteint une telle continuité dans l'autorité. les moyens employés sont tout différents ! Qu'on dise pas : le Portugal est un si petit pays... vec son empire colonial, il est au troisième rang ! pendant que l'Angleterre et la France se voient us ou moins évincées de leurs ci-devant colonies, s provinces portugaises d'outre-mer ne paraissent nnaître ni menaces ni aventures. Quel est donc mystère ?

Il a instauré un régime « corporatif ». La Chamre corporative est formée des représentants des unicipalités et des intérêts sociaux d'ordre administratif, moral, culturel et économique. Le Gouverement n'est responsable que devant le Chef de Etat, et non devant cette Chambre, qui ne peut renverser. Les partis politiques sont interdits, ar il ne doit exister que des groupes corporatifs. On dit parfois : c'est du « fascisme ». Salazar n'a cessé, lui, de protester contre cette allégation. Il déclarait en 1930 :

« Le monde traverse, dans l'ordre intérieur et international, une époque de faiblesse avérée de l'Etat. Des réactions justifiables mais excessives se sont produites, ici et là, dans le sens de son omnipotence et de sa divinisation. *A l'un et l'autre excès, il faut opposer l'Etat fort, mais limité par la morale, par les principes du droit des gens, par les garanties et des libertés individuelles, qui sont une exigence supérieure de la solidarité sociale.* »

Et bien des fois, il est revenu sur ce point, bien des fois il a rejeté le principe matérialiste de « l'omnipotence de l'Etat en face de la masse humaine ». Il ne veut pas que jamais la force devienne la mère des droits, au mépris des consciences individuelles.

« Cependant, dit-il, en évitant la divinisation de l'Etat et de sa force, au nom de la raison et de l'histoire, nous devons réaliser l'Etat fort au nom des intérêts les plus sacrés de la Nation ; devant les assauts de la liberté mal comprise, nous devons renforcer l'autorité dépréciée ou diminuée ; nous devons donner aux rouages de l'Etat la possibilité d'une direction ferme, d'une délibération rapide et d'une exécution parfaite. »

Si nous comparons ce programme, dont nous savons à quel point il a été et est encore réalisé au Portugal, au tableau que nous trace de « *la Quatrième et la Troisième* », M. Jacques Chastenet, dans la *Revue de Paris* (octobre 1953), nous sommes bien obligés d'admettre que ce n'est pas notre régime actuel, déliquescent et impuissant, qui mérite la palme ! Encore en 1934, Salazar disait dans un document officiel :

« Il faut éloigner de nous la tendance à la formation de ce qu'on pourrait appeler l'Etat totalitaire... Un Etat pareil serait essentiellement païen. »

Remarquons bien ce dernier mot, car il est révélateur. Salazar est avant tout un chrétien, un catholique croyant et pratiquant. Il n'oublie pas ses convictions religieuses, en exerçant le pouvoir. Il les met au contraire à la base de toute son action gouvernementale. Comme il dit lui-même, il se fonde sur « ces grandes certitudes, encore vivantes, dans la conscience de la nation et autour desquelles son unité morale peut être le plus facilement reconstituée : *Dieu, la Patrie, l'Autorité, la Famille, le Travail.* »

Et il n'a cessé de commenter ces grandes idées, dans la série de ses nombreux discours.

Sans doute, en France, il ne pourrait faire comme dans sa patrie une suffisante unanimité autour de ces principes, qui furent jadis les nôtres, mais que le peuple de France a désappris, pour une part trop grande. C'étaient pourtant les bases de notre civilisation. En les abandonnant, Salazar voit très bien ce qui va arriver à l'Europe, jadis mère des peuples : elle va être réduite à l'état de colonie par les énormes pouvoirs qui se disputent le monde Nous serons les prisonniers de l'est ou de l'ouest. Nous serons des *affairistes* avec les uns ou des *esclaves* avec les autres.

« L'incapacité que l'on constate dans l'Europe occidentale, a dit Salazar, à créer, à accréditer, à vivre des idées politiques et sociales à elle, peut nous conduire, au siècle où nous vivons, à une espèce de *colonisation mentale* de la part des deux plus grands pouvoirs en présence : la Russie et l'Amérique du Nord... »

Colonisation mentale : Le mot est profond, il n'est que trop juste. Et Salazar ne s'y résigne pas. Quand nous n'aurions, de son exemple, que cette leçon à retenir, elle serait suffisante.

Et en terminant son article, M. Montigny cite ce passage d'un discours d'un sénateur français, le 10 juillet dernier, au Conseil de la République :

« Notre régime s'est corrompu au point d'être devenu une organisation de réclamations, revendications, protestations, perpétuelles et universelles autant que contradictoires... L'Etat, dominé par les collectivités organisées n'a plus d'autorité suffisante pour arbitrer, décider, faire exécuter ses décisions. Ou il n'a pas le dernier mot, ou s'il l'a, il n'a pas le courage de le prononcer, la force de le sanctionner... Notre Parlement n'a plus d'un véritable Parlement que les signes extérieurs, le décorum, les rites et l'apparence... La foi républicaine, le civisme républicain se perdent dans le doute systématique et dans l'atonie de l'opinion. »

Et je dois dire que toutes les Revues que je lis, qu'il s'agisse de la *Revue de Paris* ou de la *Vie intellectuelle*, etc., partout le même son de cloche. Est-ce le son du glas ?

X

Au sommaire de la *Revue de l'Action populaire* de septembre-octobre, voici un titre qui attire tout de suite l'attention : **En Inde, Gandhi continue**, par Jai Hind. Gandhi a donc reçu un héritier, un continuateur. Gandhi est mort, et un nouveau Gandhi entre en action.

« En ce jour où vous me lisez, dit l'article, à 3 h. de la nuit, dans un petit village parmi les milliers d'autres, qui pointillent la grande plaine gangétique, un homme s'est levé, dont la présence sur les chemins de terre de la campagne indienne est, peut-être, notre meilleur gage d'espoir. C'est *Vinoba Bhave*, Vinobaji, comme l'appellent les foules, le pèlerin d'une croisade inédite, celle du Don des Terres. »

C'est un homme de là-bas qui écrit cela. Il doit savoir ce qu'il dit. Le nom de *Vinoba Bhave* va-t-il devenir aussi célèbre que celui de son grand modèle, Gandhi, qu'on appelle dans l'Inde, « le Père de la Nation » ? Vinoba Bhave n'en est pas tout à fait à ses débuts. Voilà plus d'un an qu'il est en route. Il prêche partout son message : un message de détachement, « l'adaptation au domaine économique de la non-violence de Gandhi ». Il parle pour les riches, pour les propriétaires, pour ceux qui possèdent la terre. Et il leur demande d'y renoncer librement, bénévolement, généreusement, en faveur des pauvres. Ce n'est pas un mendiant. C'est un maître qui enseigne, comme ayant autorité, ainsi qu'on disait de Jésus :

« Je vous demande des terres, dit-il, je revendique un droit, celui des pauvres. Je ne viens pas mendier. Je vous le dis : je suis ici pour vous apprendre à faire ce qui doit être fait. »

Chose extraordinaire : on l'écoute, on lui obéit. Un grand propriétaire donne tout un village. Un pauvre paysan offre le seul hectare qu'il possède. Vinoba va de village en village. Après le frugal repas du milieu du jour, il entend les visiteurs. On le consulte sur les querelles locales. On le prend comme arbitre. Le soir, on se groupe autour de lui pour prier et pour entendre sa parole. De très bonne heure, le lendemain, avant que le soleil ne se lève, il est debout pour prier et il reprend route, pendant que le village dort encore. Il le pèlerin du Don des Terres.

Il naquit en 1894 ; il appartient à une ca brahmine et reçut une éducation très poussée. S père était technicien de la teinturerie, dans firme de textile à Bombay. Le jeune Vinoba pro des facilités que son père lui offrait pour s'i truire. Il devint un sanskritiste distingué. Il é doué pour les langues et, après l'anglais, c'était français qu'il possédait le mieux. Il s'enthousias dans sa jeunesse pour les luttes de l'indépendan nationale. Mais bientôt, par les leçons et l'exem d'une mère très pieuse, le sentiment religieux p le dessus dans son âme. Il fut séduit par l'exem et l'idéal de Gandhi. Après lui, il adopta le fame principe de la *non-violence*, fondé sur l'interpré tion de la Gita, l'un des livres les plus vénérés p mi les Saints-Livres des Hindous.

En 1916 — il a 22 ans — il est des tout p miers à solliciter son admission au monastère ashram — que Gandhi venait de fonder à Ward Il se met donc à l'école du Mahatma. Il devi l'adepte le plus convaincu de la doctrine du Maît Sans négliger le sanskrit et l'étude des livr sacrés de sa religion, il se livre surtout au trav manuel. Il remplit au couvent tous les offices mestiques, comme faisaient nos saints du Moy Age : balayeur, égoutier, cuisinier. Pour un Br mine, cela est considéré comme de l'héroïsm Qu'on pense, chez nous, à François de Borgia. Sa spécialité, c'est le filage au rouet. Mais le séjo au monastère n'est qu'un temps de formation, u sorte de noviciat ou de séminaire. Vinoba en so donc, et participe à toutes les campagnes de « dé béissance civique » de son Maître.

En 1947, la victoire est gagnée. L'Inde est ind pendante. En janvier 1948, Gandhi meurt, ass siné. Il est victime de sa politique de conciliati entre Hindous et Musulmans. Juste à ce mome une tentative communiste de « République du Pe ple » se produit dans l'Etat d'Hyderabad, au grand que la France, et situé au centre de la p ninsule indienne. Le gouvernement indien, tou fois, réagit vigoureusement. L'ordre est vite rétab Les communistes, refoulés dans la jungle, mène une lutte de guérillas. Il s'ensuit une période d'i sécurité et de violences. Vinoba médite sur ces c constances. Il se rend compte que le meilleur ato du communisme, c'est l'égoïsme des riches, c'e l'exploitation des petits par les gros. Vinoba ve changer cela. Il transforme son « Ashram » monastère, en un lieu de travail, où chacun gag sa vie par le labeur quotidien. Se mettant à l'éco des paysans, il apprend à labourer, à semer, récolter. Puis il se rend dans la région des déso dres, à plus de 400 km de son « Ashram ». Il visite les communistes dans leurs prisons, appelle ses frères, leur reproche leur emploi de violence, approuve leur idéal de justice en fave des pauvres. Et il dit publiquement :

« Je suis un Communiste ; mais je n'accepte jamais la voie de la violence. Mais si les Communistes à leur tour, abandonnent cette voie, je suis prêt à suivre partout dans l'Inde, pour y répandre le Co munisme. »

Son communisme à lui est fondé sur l'amour non sur la haine.

Je crois, dit-il, que les cœurs peuvent changer. ...te de donner déclanchera dans l'âme un duel entre ...bien et le mal, présents dans chaque homme, et ce ...bat le rendra meilleur... »

...ésultats ? Après son premier tour de 51 jours, ...pays *Telengana* (Hyderabad), 200 villages ont ...visités. Vinoba a reçu 3.000 hectares à distri...r entre les pauvres. Il a arbitré plus de 500 ...utes. Il est parti ensuite vers le nord. Il con...e sa mission — celle qu'il s'est donnée à lui...e — dans l'immense plaine du Gange. Il aborde ...ntenant, au sud de Delhi, et du nord, le Ben.... Son butin pacifique ne cesse de grossir. Il a ...int le total de 200.000 hectares. Après qu'il a ...sé, il se forme dans le village visité, un comité ...distribution. On donne d'abord, en principe, aux ...s pauvres. Et il s'agit souvent de ces *intoucha-* ... que nous appelions jadis les *parias*.

...ue penser de Vinoba et de son mouvement ? ... économistes sont perplexes. Le morcellement ... terres va contre leurs calculs. Il n'est pas sûr ... les nouveaux propriétaires puissent garder leurs ... et en vivre. Les experts donc restent réservés. ...s la croisade de Vinoba parle au cœur du peu.... Nehru a constaté que cela crée une atmosphère ...rable aux réformes scientifiques qu'il médite.

...onclusion de notre article :

Pour nous d'Occident, l'Inde est le pays des sur...es. Et Nehru lui-même, le jour où il annonça son ...ement au mouvement de Vinoba Bahve, ne put s'em...er de s'écrier : « Ainsi, dans notre pays, des ...ens absolument originaux se trouvent parfois pour ...udre des problèmes complexes et difficiles ; et ... notre force. »

XI

...uisque nous sommes en Inde, nous serons sans ...te intéressés de savoir où en est l'Eglise catho...e, dans cet immense pays. Un bref mais subs...iel article signé de Mgr Mathias, archevêque ...Madras, dans *Ecclesia* (la revue française dirigée ... Daniel-Rops) de novembre 1953, va nous per...tre de le dire.

...eut-être, cependant, les critiques d'histoire se...nt-ils moins affirmatifs que les premières lignes ...cet article, en faveur de la tradition de l'évan...sation de l'Inde par l'apôtre saint Thomas. Ici, ... intention n'est nullement de discuter. Il y ...rait un volume. Je me bornerai donc à exposer ...thèse de Mgr Mathias, bien placé pour repré...er la tradition locale.

Parmi les faits historiques de l'antiquité, dit-il, ... peu sont ceux qui ont en leur faveur des argu...ts aussi forts et aussi nombreux que ceux qui se ...portent à la venue dans l'Inde de saint Thomas, ...ôtre, et à son martyre à Mylapore, un faubourg de ...ras, sur la côte est du continent. »

... le vénérable auteur cite Dorothée et Hippo..., Ephrem d'Edesse, Grégoire de Nazianze, Jé...e et Paulin de Nole, Grégoire de Tours ; plus ..., Marco Polo et l'anglais Manderville, parmi ...auteurs qui, longtemps avant l'arrivée des Por...is dans l'Inde, ont affirmé la venue de l'apôtre ...s le pays. Ce qui est sûr, c'est que l'on montre ...Madras l'emplacement où l'apôtre a vécu et ...n appelle *Little Mount :* la Petite Montagne ; ...'endroit où il fut martyrisé, *Thomas'Mount :* ...Montagne de Thomas. Sur sa tombe, s'élève la belle cathédrale de Saint-Thomas, devenue, depuis novembre 1952, par suite d'une fusion, la cathédrale de Madras-Mylapore.

On a célébré en 1952, le XIX^e^ centenaire de l'arrivée de l'apôtre, au Malabar, puis en janvier 1953, à Mylapore dans la ville de Madras.

En 1498, les Portugais arrivent dans l'Inde. Les Franciscains et les Dominicains les suivaient de près. La Compagnie de Jésus y fut bientôt représentée par ce héros de l'apostolat qui se nomme François Xavier. On célébra, d'une manière exceptionnelle, à Goa, le quatrième centenaire de sa mort, survenue en décembre 1552, dans la petite île de Sancian aux portes de la Chine. Le corps du saint repose encore à Goa. Parmi les autres apôtres de l'Inde, il faut citer le célèbre jésuite Robert de Nobili, inaugurant, en 1606, une méthode nouvelle d'apostolat : l'adoption et l'usage de tout ce qui était bon dans les habitudes des brahmes. Après lui, Jean de Britto, un saint martyr, dont la mort glorieuse se situe en 1693.

Mais après cette période brillante des XVI^e et XVII^e siècles, il y eut un âge noir, caractérisé par des guerres, la pénurie des missionnaires et d'autres circonstances malheureuses. L'Eglise de l'Inde ne reprend figure bien vivante que vers le milieu du XIX^e siècle. Mais voici qu'en 1886, par un acte audacieux et génial, Léon XIII y rétablit la hiérarchie. A partir de ce moment, les progrès sont incessants. En 1871, on comptait dans l'Inde, 768.521 catholiques. Ce nombre s'élève à 1.313 653 en 1891 à 2.414.768 en 1920. Il a donc triplé, en 50 ans. Mais l'avance ne s'est pas arrêtée là. En 1948, le total des catholiques dans l'Inde et au Pakistan atteint 4 millions et demi. Actuellement, on a dépassé les 5 millions.

Deux faits importants expliquent ces progrès si remarquables : d'une part la multiplication des unités ecclésiastiques, c'est-à-dire des diocèses et préfectures, et d'autre part, l'appoint grandissant du clergé indigène.

Donnons ici des chiffres. Il nous sont fournis toujours par l'article de S. Exc. Mgr Mathias. Sans compter ni le Pakistan, ni Ceylan, c'est-à-dire en ne gardant sous les yeux que l'Inde, il existe 10 archevêchés, 49 évêchés, 5 préfectures apostoliques. « Cette division du travail a multiplié les efforts et les résultats. »

Le clergé indigène n'a cessé de se développer. C'est Léon XIII qui fonda, en 1892, le Séminaire pontifical de Kandy, sous cette devise : *India, filii tui administri tuæ salutis :* « Tes fils, ô Inde, seront les ministres de ton salut » ! Si bien qu'aujourd'hui, sur un peu plus de 5.000 prêtres que l'on compte aux Indes, presque les trois quarts sont du pays. Dans la hiérarchie elle-même, cinq archevêques sur dix sont indigènes, et sur 54 évêques ou préfets apostoliques, 32 indigènes. L'élan est donné. Il se trouve actuellement près de 2.000 séminaristes ou scolastiques indigènes dans les maisons de formation religieuse.

Mais la récente nomination au titre de cardinal de la Sainte Eglise de Mgr Valerian Gracias, archevêque de Bombay, et originaire de Karachi, a été saluée dans toute l'Inde, par les chrétiens et les non chrétiens comme un événement de tout premier ordre. On assure que le pandit Nehru lui-même, chef du gouvernement, se serait écrié ;

« *Enfin, nous aussi, nous avons notre cardinal !* »

Et la revue *India* nous a apporté les échos des festivités qui couronnèrent cette nomination.

Ce que nous ne devons pas omettre, dans ce tableau succinct, c'est l'action très importante, capitale même, des Ordres religieux. On en compte aujourd'hui, dans l'Inde, 25 pour les hommes et 180 pour les femmes, y compris les Ordres indigènes, qui groupent, à eux seuls, plus de 10.000 sœurs !

Parmi les Congrégations les plus répandues aux Indes, il faut nommer les Jésuites. C'est leur domaine d'évangélisation le plus ancien. Ils y sont naturellement très attachés. Les Jésuites de l'Inde viennent de France, Espagne, Allemagne, Suisse, Amérique, Belgique, Italie.

Après les Jésuites, les Salésiens de don Bosco sont plus de 500, appartenant à 17 nationalités différentes. Nommons encore les Carmes, les Capucins, les Franciscains, les Rédemptoristes, les Pères de Sainte-Croix (américains et canadiens). Et n'oublions pas la glorieuse Société des Missions étrangères de Paris, dont le Bulletin, publié à Hong-Kong, et fort bien illustré, ne nous parle pas seulement de la Chine et du Japon, mais aussi de l'Inde.

En définitive, la situation actuelle est la suivante : L'Inde indépendante (seule) comptait au recensement officiel de 1951, 356.700.000 habitants. Les Hindous y sont l'immense majorité, soit 84,89% de la population. Les catholiques, joints aux protestants ne sont que 2,30 % du total. Mais leur situation est privilégiée. Ils sont beaucoup plus instruits que la moyenne. Les écoles catholiques sont réputées. En 1950, on comptait dans l'Inde 5.500 écoles catholiques, primaires, secondaires ou supérieures, avec plus de 850.000 élèves. Sur ce nombre, 50.000 seulement sont des élèves catholiques, les autres sont des non-catholiques (Hindous ou Musulmans). Il y a 45 collèges universitaires avec 26.000 étudiants, dont le quart catholique. Les hôpitaux, dispensaires, orphelinats catholiques dépassent le nombre de 400. Les léproseries et hospices de vieillards dépassent 60. Les Hindous reconnaissent cette intensité de la charité catholique. Ils admirent l'ordre et la discipline, la valeur de l'enseignement aussi, qui existent dans nos écoles. Alors que chez les Hindous, il y a 85 % d'illettrés complets, chez les catholiques, la proportion n'est que de 10 %. Il y a environ 190 journaux et revues catholiques, dans l'Inde, bien entendu en différentes langues.

Du côté gouvernemental, s'il y a des voix discordantes, il faut se féliciter de la haute compréhension du chef de l'Etat et du chef du gouvernement. Récemment, le pandit Nehru a déclaré :

« Les chrétiens de l'Inde sont une partie intégrante du peuple indien. Leur tradition date de 1900 ans et plus encore ; ils forment un des éléments nombreux qui ont enrichi la culture et la vie spirituelle du pays... Il est tout à fait raisonnable que plus les racines d'une croyance sont fortes et saines, plus celles-ci se propagent, et vouloir s'opposer à ce droit de croissance, c'est vouloir bloquer ces racines elles-mêmes. Dans un pays qui a tant de croyances différentes, il faut apprendre à être tolérant. Par égard à l'harmonie nécessaire entre tous, nous devons respecter les convictions religieuses de tous, quel que soit leur nombre et leur influence. »

Le Président de la République indienne, M. jandra Prasad, est dans les mêmes sentiments son premier ministre. L'Eglise catholique leur reconnaissante de leur bienveillance, gage de libre épanouissement.

L. CRISTIANI

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIV

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUE

1. A. BUNIGNI, C. M. — **Documenta ponti ad instaurationem liturgicam spectantia** (1 1953). — In-4 de XII-214 p. ; relié toile, 1 lire ; demi-toile, 900 lire. — Rome (608). liturgiche e vincenziane, 21, Via Pompeo Ma 1953.
2. M. DUBOIS, C. SS. R. — **Cérémonial du brant et des ministres sacrés.** — In-8 de X 734 p. — Sainte Anne de Beaupré (Qué, Cana Librairie alphonsienne, 1952.
3. Id. — **Cérémonial des servants et du clergé** In-8 de XVI-450 p., relié, 2 doll. canad. Ibid., 1952.
4. Id. — **Manuel du sacristain.** — In-18 de 200 relié, 1 doll. 50. — Ibid., 1952.
5. Mario RIGHETTI. — **Storia liturgica.** T. **Sacramenti, sacramentali, indici.** — Gr. in- XVI-574 p. ; sans indication de prix. — Mi Editrice Ancora, 1953.
6. Dom E. MERCENIER et Dom Grég. B BRIDGE. — **La prière des églises du rit by tin.** T. II, 1. — **Fêtes fixes.** — In-8 de 442 180 fr. belges, 1260 fr. français. — Edition Chevetogne (Belgique), 1953.

1. — Le R. P. Bunigni, lazariste, est professe l'Atheneum de la Propagande, à Rome. Son volume partie de la *Bibliotheca Ephemerides Liturgicæ* et le n° 6 de la *Sectio practica*.

A l'occasion du cinquantenaire du *Motu pr* « *Tra le sollecitudini* » (22 nov. 1903) qui inaugu importantes réformes liturgiques commencées pa B. Pie X, dès la première année de son pontific continuée par ses successeurs, l'auteur a rassembl un seul volume tous les documents qui s'y rappor y compris ceux qui traitent du chant et de l'art s Il y en a 57 ; 10 émanent de Pie X ; 4 de Benoît 12 de Pie XI ; 31 de Pie XII. Quand le document entier se rapporte à la liturgie, le texte en est r duit intégralement : telle l'Encyclique *Mediator D* Pie XII ; dans les autres cas, on extrait seulemen passage qui intéresse la doctrine et la pratique giques.

Les documents sont reproduits dans la langue o ont été officiellement publiés ; si cette langue pas le latin, le texte original, sauf quelques except est accompagné, en regard, d'une traduction latine. références aux Congrégations romaines, aux Acta ou aux autres sources, sont indiquées en note. pièces un peu longues ont reçu des divisions do titres facilitent le travail du chercheur.

Cet ouvrage sera précieux non seulement aux siastiques qui entendent obéir filialement aux liturgiques sanctionnées par les Papes, mais aussi historiens qui noteront avec soin les légères vari d'attitude du S. Siège en présence de certaines vations par lesquelles la pratique liturgique prou quel lien étroit elle est unie à la vie de l'Eglis reste unie au rythme vital de l'Eglise.

. — Le *Cérémonial du célébrant et des ministres* és est un memento détaillé et très précis qui servira s les séminaires et les presbytères. Il prend pour le manuel d'Hægy-Stercky et grâce à la simplicité style sans verbiage et aux artifices intelligents de primeur, il donne un exposé très clair tant pour doctrine que pour la pratique. Vivant au Canada, P. Dubois a tenu compte des décrets de l'épiscopat adien et des coutumes locales consacrées par l'usage. Ce volume, dans une 1re partie, donne les règles érales (gestes, attitudes, préséances, etc.). Les fonc-s sacramentelles (sauf ce qui regarde la collation l'Ordre ; rien n'est dit de la Pénitence) font l'objet la 2e partie, et les « fonctions non-sacramentelles » emin de croix, culte des reliques, installation des és, etc.) celui de la 3e partie. Les cérémonies sans cre ni sous-diacre sont décrites dans la 4e partie, traite de ce que doit faire le prêtre dans les diffé-tes sortes de messes (basse, chantée, messe des morts funérailles) aux vêpres et aux saluts : Des indica-s sont données pour les cérémonies spéciales à 14 s de l'année (Purification, Cendres, etc.).

vec la 5e partie, l'auteur adopte une disposition ographique nouvelle, qui se poursuit jusqu'à la fin livre. Il s'agit en effet désormais de cérémonies ac-plies par le célébrant *avec* des ministres sacrés. colonnes parallèles, imprimées en travers du verso la page et qui continuent au recto de la page sui-te permettent à chaque officiant de lire uniquement texte qui le concerne, « tout en suivant de l'œil olution de ceux qui l'accompagnent à l'autel », à clusion cependant des ministres inférieurs. La messe nnelle (ordinaire, de *Requiem*, de mariage, etc.) soute, les vêpres, le salut, et les cérémonies propres ix fêtes de l'année sont ainsi présentées.

es fonctions pontificales sont expliquées par le même cédé dans la 6e partie : cérémonies en présence de êque et cérémonies célébrées par l'évêque : messe, res, salut, visite pastorale, ordinations sacerdotales. n quatre appendices, l'auteur rappelle 1. quelles ères sont à apprendre par cœur ; 2. quelles sont cérémonies de la Vigile pascale ; 3. il donne en n chant les intonations que peuvent avoir à faire ministres sacrés, et enfin 4. complète ce qui a été plus haut sur les inclinations et encensements. Une e alphabétique termine le livre.

. — Identique est le plan suivi dans le *Cérémonial servants et du clergé* assistant au chœur. Ces ser-ts sont le cérémoniaire, le thuriféraire, les acolythes les porte-flambeaux. Identique aussi la disposition ographique en colonnes parallèles. Les fonctions t plus simples, l'exposé est plus bref et le volume ins épais.

. — Beaucoup plus court, mais rédigé suivant un n analogue, le *Manuel du sacristain* a pour but der cet employé dans la préparation des cérémonies. contient la liste complète des « objets à préparer » vue des différentes fonctions liturgiques, y compris offices pontificaux, avec des indications précises r les différentes fêtes de l'année et des renseigne-ts et conseils pratiques sur le soin de l'église, la ne tenue de l'autel, des ornements, sur les cloches, ...

. — En 1949 (p. 61), l'*Ami* annonçait la parution t. III du grand ouvrage consacré à l'histoire de la rgie par le T. R. Père Abbé Dom M. Righetti, de-u depuis consulteur de la S. C. des Rites et tou-rs professeur de liturgie au grand Séminaire de nes. Le t. IV vient de paraître. Rappelons que le t. I une Introduction générale ; que le t. II traite du viaire, et le t. III de l'Eucharistie, sacrifice et sacre-nt. Le nouveau volume étudie l'histoire des autres rements et des sacramentaux « les plus importants » *seul* point de vue liturgique : il se termine par les les générales de l'ouvrage entier.

Trois sacrements ont eu une histoire assez compli-quée : le Baptême avec le catéchuménat qui le prépare, la Pénitence, dont une ombre assez épaisse couvre en-core le développement rituel entre le VIe et le IXe siècle ; enfin l'Ordre, dont les différenciations successives ont abouti aux deux groupes actuels d'Ordres majeurs et mineurs, sur lesquels culmine l'épiscopat. On trouvera dans ce t. IV une intelligente et claire mise en œuvre de toutes les données actuellement connues sur l'histoire de ces trois sacrements, et sur celle de la confirmation, de l'extrême onction et du mariage.

Une 2e partie étudie les sacramentaux : profession religieuse, bénédiction de l'Abbé, consécration des vierges, des rois, bénédiction des pèlerins, dédicace des églises, bénédiction des cloches, de l'eau ; exorcismes, ordalies.

Suit un *Excursus*, dû à la plume de P. Borella, cha-noine de la cathédrale de Milan, sur les sacrements et les sacramentaux dans la liturgie ambrosienne. Les qua-tre tables générales ont été dressées avec la collabora-tion des étudiants en théologie de Gênes et témoignent de leur attachement à leur maître et de leur admiration bien justifiée pour cette œuvre vraiment magistrale.

6. — Dom E. Mercenier, du monastère de Chevetogne (Belgique) a publié un ouvrage en deux volumes dans le but de faire connaître aux catholiques occidentaux, les magnifiques prières utilisées dans la liturgie des catholiques orientaux La 2e édition de cet ouvrage est en cours ; celle du 1er volume est déjà publiée ; celle du 2e volume, préparée avec la collaboration de Dom Grég. Bainbridge, du même monastère, a dû être scin-dée ; le présent ouvrage n'en donne que la 1re partie.

Ce volume comprend, dans une introduction, les indi-cations générales sur l'année liturgique orientale avec ses différents cycles et un calendrier détaillé des fêtes fixes (p. 11-74). Tout le reste du livre est rempli par la traduction complète (y compris les rubriques) de l'office et de la Messe de 12 fêtes fixes : Nativité de N.-D. ; Exaltation de la S. Croix ; Présentation de N.-D. ; les 3 jours des fêtes de Noël et les 3 jours de l'Epiphanie ; la Présentation de Jésus au Temple, l'An-nonciation, la Transfiguration, l'Assomption.

Moins sobre que la liturgie romaine, cette littéra-ture est d'une admirable somptuosité. Tous ceux qui, par leurs études ou leur goût, sont attirés vers l'Orient chrétien trouveront, dans cette traduction et dans les notes qui l'accompagnent, un aliment à leur pieuse curiosité et un point de départ pour leurs travaux de spécialistes.

L'ouvrage fait partie de la collection *Irénikon*.

Adolf VYKOPAL. — **Jesus Christus, Mittelpunkt der Weltanschauung.** T. I. Band, « Von Orpheus zur Zinne des Tempels ». — In-8 de 224 p., Editions Nauwelaerts, Louvain, 1953 (Paderborn, Ferdinand Schœningh).

L'étude de Vykopal sur « *Jésus, centre des concep-tions du monde* » s'étend sur les sept siècles de civi-lisation qui ont précédé le Christ : *d'Orphée au pinacle du Temple* et l'auteur les présente, non sans une cer-taine originalité, comme un immense drame, dont le personnage central est le Christ lui-même, tel que le décrit le prophète Isaïe, c'est-à-dire à la fois le Média-teur, l'*Ebed Jahveh*, et le Prince de la paix. Le second personnage, qui ne cesse d'être présent dans le drame, est l'Adversaire, Satan, dont le rôle est conçu comme celui d'un falsificateur et d'un caricaturiste. Utilisant en même temps la prophétie d'Isaïe et la nostalgie de l'âme humaine vers une Rédemption, Satan tente pen-dant 700 ans de démolir par anticipation l'œuvre mes-sianique et d'en faire une parodie. Ses efforts se di-rigent surtout vers le front gréco-latin, où la religion dionysiaque présente, bien qu'obscurément, des analo-gies avec celle du Christ.

Aussi le chapitre le plus important est-il consacré à la falsification du messianisme dans les conceptions occidentales. Cette parodie de la Rédemption, l'auteur nous la présente sous la forme d'un jeu en 3 actes, dont le régisseur est Satan et dont les acteurs sont des dieux, des tragédiens, des philosophes ou des savants.

Après une étude sur la chronologie des livres orphiques, puis du personage d'Orphée lui-même, le rideau se lève sur le premier acte, où Satan ne fait valoir que l'aspect pacificateur du Messie. Comme il faut une certaine part de magie à la parodie, le premier rôle est confié à Orphée sous la direction de Dionysios. Toutefois le temps d'Apollon dure encore et l'Adversaire ne parvient pas à dissocier la science de la magie. A l'aide d'acteurs secondaires (Thalès, Anaximandre, Pythagore), Satan veut démontrer que sa prison, en somme, n'est pas si tragique, et qu'il n'est point besoin de Rédempteur pour en délivrer l'humanité. C'est ainsi, par exemple, que les théories de Thalès tentent de délivrer l'humanité des entraves de l'espace (théorèmes géométriques) et du temps (calcul des éclipses du soleil), et que Pythagore, par sa synthèse mathématique de l'unité et de la diversité, répand la superstition des nombres, dont il fait le principe de toutes choses.

Dans l'acte II, c'est Dionysios-Bacchus lui-même qui joue le rôle de l'*Ebed-Jahveh*, étant à la fois le dieu de la Joie et de la Souffrance. Ce deuxième acte est un échec pour Satan : dans la tragédie, Eschyle et Sophocle développent l'un l'idée de justice, l'autre, l'idée de faute et de châtiment ; en philosophie, le problème du mouvement (Héraclite) et du repos (Parménide), de la lutte et de la paix, aboutit chez Empédocle à une sympathie dangereuse pour l'orphisme. Le rôle des sophistes est de tarir ces sources naissantes du messianisme en combattant la « Sophrosyne » (Besonnenheit = réflexion, modération). Cette lutte est semblable à une partie d'échecs qui se termine par un « patt », c'est-à-dire que rien n'est résolu : les éléments orphiques et messianiques restent confondus.

Changeant de méthode dans l'acte III, le régisseur fait paraître en scène un nouveau Dionysios, qui va prendre l'humanité sous sa protection et la délivrer de son dualisme. Vykopal étudie de très près le jeu des deux grands acteurs du III[e] acte : Platon et Aristote, tous deux appartenant au cycle orphique, mais avec des points de départ différents. L'auteur analyse successivement la théorie de l'Etat totalitaire (théorie déjà communiste dont s'inspireront Karl Marx et Hitler), la théorie des « Idées » et de l'entéléchie, et constate que les deux grands philosophes, comme tous ceux de l'ère pré-chrétienne, tombent dans le panthéisme : le monde est Dieu en puissance. La matière non-existante (Platon) ou inconnaissable (Aristote) est rabaissée de telle façon que Satan n'a plus à craindre que l'homme songe à la nécessité d'une Rédemption. Ainsi donc, Satan déploie toute une tactique de tentation, préparant six siècles durant le moment historique où, sur le pinacle du Temple, il cherchera à obtenir du Christ la confirmation de l'un au moins des mensonges de la philosophie.

Son travail s'accomplit également en Orient (ch. II). L'auteur passe en revue le manichéisme et les *ghâtâ* de Zarathoustra, où la nostalgie messianique aboutit à Mithra, divinité de la paix ; — le bouddhisme, qui trouva tant de sympathie, parce qu'il permet à l'âme humaine d'atteindre le but par un chemin court et direct (l'ascèse, en effet, n'apparaît plus comme un moyen, mais comme le premier degré de la perfection) ; — et enfin le confucianisme qui préconise, non plus l'ascèse, mais une méthode rationnelle, et dont la pensée, toute orientée vers la notion cause-effet, a permis aux chinois d'être si réceptifs à l'économie communiste, basée sur la même notion.

Satan n'a su dévoiler le mystère du Messie, à la fois Médiateur et Fin de la création. La clé de ce mystère, il essaie de l'obtenir du Christ lui-même. En le tent[ant] trois fois, il ne doute pas de sa divinité, mais de [sa] possibilité à prouver sa divinité. Si, par ses répon[ses,] le Christ ne prouve pas explicitement sa divinité, c['est] parce que le Fils de Dieu ne peut faire que la volo[nté] de son Père ; c'est l'*ordo caritatis*, l'*ordo SS. Trinita[tis]*. Le Christ est à la fois *Redemptor* et *Finis* : sans ce[tte] double conception, on ne saurait comprendre la d[oc]trine de la grâce de S. Augustin.

V. conclut en affirmant que la science du Nouve[au] Testament est fondée sur celle de l'Ancien, mais qu'e[lle] doit être ancrée dans le Christ et devenir en mê[me] temps *conscientia* ; sinon, elle se morcellera : « [la] bombe atomique philosophique est de loin plus dan[ge]reuse que la bombe à uranium ou à hydrogène. »

Collection « Irenikon ». — Roger AUBERT. **Problèmes de l'Unité chrétienne.** — In-8 128 p. — Editions de Chevetogne (Belgiqu[e]) 1953.

Dans ce petit volume, initiation au problème de l['œ]cuménisme chrétien destinée au grand public, M. [Au]bert a exposé, avec toute la clarté et la compréhensi[on] désirables, les aspects essentiels du mouvement conte[m]porain pour l'Unité. Pages substantielles et averties q[ui,] sans rien sacrifier des principes essentiels du cath[oli]cisme, montrent aux catholiques, d'une part, l'inté[rêt] qui s'attache à ce mouvement profond de nos frè[res] séparés vers une unité dont le besoin se fait sentir a[ux] âmes droites et sincères, d'autre part, l'enrichisseme[nt] spirituel que le retour des dissidents pourrait appor[ter] aux catholiques eux-mêmes dans l'intelligence du dog[me] et dans l'exercice des vertus.

D'une plume ferme et délicate, l'auteur précise la [po]sition des chrétiens séparés de l'Orient, des protesta[nts] de l'Europe, de l'Eglise anglicane, des protestants d'A[mé]rique, dans ce grand mouvement œcuménique, d[ont] l'Eglise catholique ne saurait faire partie, puisqu'en [dé]finitive ce mouvement devrait aboutir à un retour [à] Rome, mais auquel elle accorde une attention bienv[eil]lante : les prières de l'Octave de l'unité n'en sont-el[les] pas une preuve évidente ?

Un appendice dû au R. P. E. J. Dumont, O. P., s[ur] la Conférence de Lund (Suède, 1952), apporte de[s] précisions intéressantes sur le progrès doctrinal réal[isé] entre confessions chrétiennes : progrès sur la litur[gie] et le culte de l'Eucharistie (la Sainte Cène), prog[rès] sur la Tradition ; « Sans doute, dit-il, est-on enco[re] très loin de mettre sous ce mot tout ce que nous mettons ; d'accorder surtout aux éléments de cette T[ra]dition apostolique la valeur normative que nous le[ur] reconnaissons sous la garantie du Magistère vivant [de] l'Eglise. Mais il y a là, incontestablement, une brè[che] sérieuse au postulat de la « *Scriptura sola* », brè[che] qui va toujours d'ailleurs en s'élargissant. »

C'est peu, sans doute, en regard des progrès qu'e[xi]gerait la véritable unité ; mais enfin, ce sont [des] jalons qui éclairent la route à suivre et conduiro[nt,] avant les retours en masse, les âmes aux conversi[ons] individuelles.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1[a] decembris 1953

G. MICHEL, *vic. g[en.]*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Cle[rgé]*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)